a 6 1 5 4 1 8 2
théâtre 11 330

JÉROME,

OU

LES DEUX ÉPOQUES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET BRAZIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 DÉCEMBRE 1827.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL, RUE S.-HONORÉ, N° 210,

Ancien local de la Civette.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JÉROME RAIMBAUT, menuisier...	M. LEPEINTRE aîné.
GENEVIÈVE, sa femme.........	Mme GUILLEMIN.
MARIANNE, leur fille, âgée de 2 ans	Le petit LEPEINTRE.
JOLIVET, garçon de Jérôme.....	M. ARNAL.
LELIÈVRE, rôtisseur............	M. BERNARD-LÉON.
Le Comte de LOIRMONT, émigré.	M. FONTENAY.
Un Ouvrier.....................	M. ÉMILIEN.
Plusieurs autres Ouvriers.	



Le premier acte se passe à Paris en 1794.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1828.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,
Chef du bureau des Théâtres.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU FILS AINÉ,
Rue de la Monnaie, N° 11.

JÉROME,

OU

LES DEUX ÉPOQUES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un atelier de menuiserie; une porte à droite, masquée par des planches et donnant sur une petite cour; une porte au fond donnant sur la rue; à gauche une croisée, donnant sur le jardin, au dessous de laquelle est un buffet. Au fond un portrait de Raimbaut, cadre jaune, peinture grossière; un berceau d'enfant avec rideau de serge; au-dessus de la cheminée, on voit suspendus des pistolets et un sabre de dragon.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUVRIERS, *travaillant et rabottant sur des établis au fond;* MARIANNE *assise à terre et jouant avec des pantins; ensuite* RAIMBAUT.

CHŒUR.

Air : Pan, pan, Polichinelle.

Pan, pan, r'doublons d'courage;
Pan, pan, vite un coup d'main;
Pan, pan, car notre ouvrage,
Pan, pan, tire à sa fin.

UN OUVRIER.

Dans le siècle où nous sommes
J'irions tous comme il faut
Si pour polir les hommes
N'fallait qu'un coup d'rabot...

CHOEUR.

Pan, pan, r'doublons d'courage, etc.

RAIMBAUT, *entrant en scène.*

Allons ! mes amis, v'là sept heures, vous pouvez quitter l'atelier ; c'est pas le tout que de travailler, il faut du repos.

UN OUVRIER.

C'est juste, not' bourgeois, quand on a fait le tour du cadran autour de son établi, ça commence à compter.

RAIMBAUT.

Ah ! dame, vous êtes de bons enfans, vous, et aujourd'hui c'est rare de rencontrer tous bons sujets.

L'OUVRIER.

On ne nous engourdit pas avec de belles paroles...

RAIMBAUT.

Et vous avez raison. Retournez près de vos femmes, de vos enfans... Ne courez pas tout Paris, et n'allez pas dans les clubs, dans les sections perdre vot' temps comme tant d'autres.

L'OUVRIER.

Ce n'est pas là qu'on me prendra... pas si gobe-mouche ! je ne quitte ma scie que pour ma femme ; depuis le primidi jusqu'au nonodi j'ai la varlope à la main, et le décadi, le petit coup de sirop en famille !... A demain, père Raimbaut...

RAIMBAUT.

Et de bonne heure, mes enfans.

Air de Walse de Robin des Bois. (Chanté à mi-voix.)

Mes amis, encore un' journée
Qui vient d'se passer tranquill'ment ;
Qui sait, d'main dans la matinée,
Si nous en pourrons dire autant ?
Tous les jours, nouvelle souffrance !...
Au moins, dans notre humble réduit,
Sur les malheurs d'notr' pauvre France
L'bruit du marteau nous étourdit.

LES OUVRIERS, *à voix basse et avec crainte.*

Mes amis, encore un' journée, etc.

RAIMBAUT, *les prenant par la main.*

C'est un temps bien dur que le nôtre :
Il faut, hélas ! qu'il ait son cours !...

Mais, comme on dit qu'un clou chass' l'autre,
Ça ne peut pas durer toujours.

LES OUVRIERS, *s'éloignant.*

Mes amis, encore un' journée
Qui vient de s'passer tranquill'ment;
Qui sait, d'main dans la matinée,
Si nous en pourrons dire autant?

Les ouvriers retroussent leurs tabliers, prennent leurs chapeaux, et sortent par le fond.

SCÈNE II.

RAIMBAUT, *regardant sa petite.*

Hem! chère petite, faut espérer que je t'élève pour des temps meilleurs, car sans ça... ça ne serait pas la peine que tu soies venue au monde... (*Haussant les épaules.*) Dieu de Dieu! où c'que nous allons! (*Il regarde autour de lui.*) Chut!.. Jérôme, d'la prudence... t'as femme et enfant, n'oublions pas que les murs ont des oreilles (*Regardant sa petite.*) Vous m'direz: avant que j'pense à la marier, il coulera ben de l'eau sous le Pont-Neuf... mais ça grandit tout de même et c'est gentil (*L'agaçant.*) Marianne, allons! riez à papa... Par exemple, elle ne parle pas encore beaucoup, ça m'inquiète... pour une fille, elle est en retard... Tu as envie de dormir, pauvre chou!. Allons! va faire joujou avec Médor, en attendant maman, elle te donnera un gâteau... (*Il conduit l'enfant à droite; l'enfant disparaît, son père le suit des yeux.*)

SCÈNE III.

RAIMBAUT, GENEVIÈVE, JOLIVET, *ils entrent tout doucement, par le fond; Jolivet porte un portrait pareil à celui de Raimbaut sous son bras.*

RAIMBAUT, *se retournant.*

Tiens, c'est toi, femme?...

GENEVIÈVE.

Ah ben! tu te retournes... il n'y a pas de plaisir, je voulais te faire une surprise...

RAIMBAUT.

Il fallait donc me prévenir, alors....

GENEVIÈVE.

C'est égal, l'intention y était... Embrasse-moi, mon homme, c'est aujourd'hui ta fête, et j'ai voulu te donner ma ressemblance pour ton bouquet.

RAIMBAUT, *regardant le portrait.*

Voilà-t-il une attention délicate! Voyons que je voye... c'est que c'est ça tout de même! *(Jolivet tient le portrait.)*

Air : N'y a que Paris.

Il faut qu'ce soit un peintr' fameux!
A c'portrait là n'y a rien à dire :
C'est ben ton nez, c'est ben tes yeux,
C'est ben ta bouche et ton sourire.
Grands dieux! comme il est ressemblant!
Il est parlant! (4 *fois.*)

GENEVIÈVE, *riant.*

Tu trouves?

RAIMBAUT, *donnant le portrait à Jolivet.*

Jolivet, mets-moi ce portrait-là en regard du mien... quand on s'aime bien, on peut se regarder en face... pas vrai, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Oui, jamais de profil, on a l'air de sournois...

JOLIVET, *attachant le portrait de Geneviève en face de celui de Raimbaut.*

Na!.. voilà le ménage accroché *(Il l'admire.)* C'est pas pour dire, mais faut qu'il y ait dans Paris des fameux artistes pour attraper les gens comme ça!

GENEVIÈVE.

C'est que c'est des portraits qui coûtent six francs la pièce.

JOLIVET.

Avec le cadre?

GENEVIÈVE.

Avec le cadre.

JOLIVET.

Faut s'aimer fièrement pour faire de ces sacrifices-là...

Savez-vous qu'on vous cite dans la rue de l'Échelle comme deux modèles de fidélité? On dit : Regardez Jérôme Raimbaut, voyez madame Geneviève... on croirait qu'il sont mariés d'hier... et ça rejaillit sur moi, vot' premier garçon... les petites filles me font des mines !...

GENEVIÈVE.

Dame ! quand tu seras dans ton ménage, faudra faire comme nous, Jolivet... tâche d'imiter mon mari.

Air : vaudeville du Bûcheron (Opéra.)

De p'tits soins jamais y n'se lasse;
V'là c'qui fait qu'nous vivons d'accord :
En rentrant le soir il m'embrasse,
Il m'embrasse encor quand il sort...
Quand il travaill', si d'vant lui j'passe,
Le p'tit baiser s'trouve encor là...
Qu'est-c'qui n'aim'rait pas un homm' comm' ça?

RAIMBAUT.

Tiens, Geneviève, ce sont les bonnes femmes qui font les bons maris.

Même air.

(*A Jolivet.*) Quand j'éprouve une soif extrême,
Et qu'la bouteille a disparu,
Ell' m'en offre un' seconde ell'-même;
Et, si j'dis après avoir bu :
Si t'en montais une troisième?...
A la cave tout d'suite ell' s'en va...
Qu'est-c' qui n'aim'rait pas un' femm' comme ça?

GENEVIÈVE.

Ah çà! je vas mettre le couvert.

Elle sort et rentre aussitôt tenant Marianne endormie qu'elle va mettre dans son berceau.

RAIMBAUT.

Tu vois, Jolivet, ce que c'est qu'un bon ménage; ça doit t'encourager... marie toi, mon garçon.

JOLIVET.

Oui, c'est ça, marie-toi, marie-toi... c'est ben facile à dire. Vous ne savez donc pas que je suis pincé; je viens d'avoir dix-huit ans, je suis de la réquisition, il faut que je

file à la frontière; marie-toi!... on va me donner pour femme une clarinette de cinq pieds; ça ne laisse pas que d'être régalant...

RAIMBAUT.

Et tu te plains! morbleu! tu es plus heureux que nous. Dans ce temps-ci, le métier de soldat est le meilleur; on est à l'abri des méchans, on défend son pays, et on n'est pas témoin d'ses malheurs, c'est tout profit!... Tiens, regarde ces pistolets... ce sont les miens quand je servais dans les dragons de Thionville... ils ont brûlé plus d'une cartouche en Belgique, en Hollande... et si je n'avais pas été blessé... j'y serais encore... Eh bien! tu feras comme moi, quand tu auras attrapé un bon coup de feu, tu viendras te reposer avec nous, et tu retrouveras toujours ton marteau prêt et ton couvert mis.

JOLIVET, *se grattant l'oreille.*

Oui, un bon coup de feu... Mon Dieu, je sais.... il y a de beaux côtés; mais c'est égal, j'aime mieux raboter mes planches.... Vous me direz qu'il y a de la gloire, mais je vous répondrai que quand on n'est pas né pour une partie, c'est le diable pour s'y mettre.....

RAIMBAUT.

Bah! quand tu auras l'uniforme sur le dos tu iras comme les autres... Ah çà! femme, voyons, songes-tu au souper?

GENEVIÈVE, *mettant le couvert.*

Oui, mon homme... Ah! que je te dise... tu ne sais pas... j'ai invité le voisin Lelièvre, le rôtisseur du coin, à souper avec nous...

RAIMBAUT.

Lelièvre!... pourquoi ça? je ne l'aime pas...

JOLIVET.

C'est pourtant un bon homme...

RAIMBAUT.

Oui, mais si timide, si craintif... Il voit des conspirations partout.

Air : vaudeville du Petit Courrier.

Il est à craindr' pour ses amis;
De sa frayeur il n'est pas l'maître,

Et, dans la peur de s'compromettre,
Il compromettrait tout Paris.

JOLIVET.

Ça c'est vrai!...

Quand on lui demande à la ronde
S'il est, dans le fond de son cœur,
De la Montagne ou d'la Gironde,
Il répond : Je suis rôtisseur. *(bis.)*

GENEVIÈVE.

Bah! bah! qu'est-ce que ça nous fait, comme nous ne nous mêlons de rien, nous n'avons rien à craindre.

RAIMBAUT.

Ce n'est pas une raison... d'ailleurs, moi, j'aime qu'un homme soit un homme.

GENEVIÈVE.

Écoute donc, je n'ai pas pu me dispenser de l'inviter; c'est chez lui que j'ai commandé l'épaule de mouton; il m'a dit en riant : Voisine, j'aurai l'œil dessus... et si j'en mange ma part, je vous réponds que je ne la laisserai pas brûler....

RAIMBAUT.

Allons! soit, mais il ne faudra rien dire devant lui.... parce que....

GENEVIÈVE.

C'est bon... c'est bon... on ne parlera pas.

Elle sort à droite emportant un plat vide.

RAIMBAUT, *à Jolivet.*

Toi, Jolivet... c'est demain matin que tu files... As-tu ta feuille de route?

JOLIVET.

Je vas la quérir à la section, il y a assemblée ce soir, et le cordonnier d'à côté qu'est municipal m'a dit de venir à neuf heures.

RAIMBAUT.

Allons, dépêche-toi et reviens faire encore un bon souper, en attendant que tu manges le pain de munition.

JOLIVET.

Oh! souper!... je ne crois pas que je puisse revenir à ce soir... J'ai tant d'affaires... à la municipalité... à la section... et puis, faut que je passe aussi chez le voi-

turier de Corbeil, pour qu'il prévienne mon père et ma mère que je vais prendre l'air là-bas, et qu'ils m'envoient de quoi... car je n'ai plus qu'un assignat de cinquante sous. Mais je vous embrasserai avant de partir, demain matin. Au revoir, not' maître.

Il sort.

SCÈNE IV.

RAIMBAUT, MARIANNE, *dans son berceau; ensuite* GENEVIÈVE.

RAIMBAUT.

Pourvu que ce Lelièvre ne se fasse pas attendre comme à son ordinaire... c'est que je commence à sentir qu'il doit être plus de huit heures.

GENEVIÈVE.

Elle entre tenant un plat à la main qu'elle pose sur la table; au même instant on voit un homme enveloppé d'un manteau entrer par la fenêtre qui donne sur le jardin, elle jette un cri.

(Criant.) Ah!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, *en habit de paysan, couvert d'un manteau, pâle, et dans le plus grand désordre.*

RAIMBAUT, *sautant sur un marteau.*

Eh bien!

LE COMTE, *un pied sur la fenêtre et d'une voix suppliante.*

Sauvez moi... sauvez moi!...

RAIMBAUT.

Que voulez-vous?

LE COMTE.

Un asile, par pitié!...

RAIMBAUT.

Un asile?...

GENEVIÈVE, *allant à lui.*

O ciel!

RAIMBAUT, *arrêtant sa femme.*

Et qui êtes-vous?

LE COMTE, *hésitant.*

Si je vous le dis... vous allez me repousser...

RAIMBAUT.

Auriez-vous commis quelque crime?

LE COMTE, *à voix basse.*

Non... mais je suis proscrit... en un mot... je suis... émigré...

TOUS DEUX, *avec un mouvement.*

Un émigré!...

RAIMBAUT, *l'aidant à descendre.*

Chut!... Geneviève... ferme la fenêtre... pousse la porte... heureusement que mes ouvriers sont partis... *(Au comte.)* Ne craignez rien... Vous paraissez accablé de fatigue?

LE COMTE, *d'une voix faible.*

Il est vrai....

RAIMBAUT, *le soutenant.*

Asseyez-vous.

GENEVIÈVE, *versant du vin dans un verre.*

Un verre de vin... vous remettra...

LE COMTE, *les regardant avec attendrissement.*

Ah! je ne me suis pas trompé... je le vois... vous ne me trahirez pas.

RAIMBAUT.

Vous trahir!... *(Avec fierté.)* J'ai été soldat, monsieur... jamais je ne verrai un ennemi dans un malheureux!.... et si je puis le secourir... Voyons, parlez, que pouvons-nous faire pour vous?...

LE COMTE.

Me cacher, me dérober aux poursuites...

RAIMBAUT.

Ce n'est pas le plus facile; mais quelle imprudence! et qui a pu vous engager à reparaître en France?

LE COMTE.

Un devoir sacré.... Depuis trois ans, je vivais au fond de l'Allemagne, mais je n'avais pu emmener ma mère... son âge... ses infirmités... Jugez de mon désespoir...

lorsqu'une lettre d'un brave fermier m'apprend que cette bonne mère, frappée de notre séparation, affaiblie par le chagrin, va bientôt m'être enlevée... A cette affreuse nouvelle... j'oublie tout... les dangers... la distance... je n'écoute que mon cœur... je pars à pied... Je traverse l'Allemagne, une partie de la France, sous ce déguisement... je vole dans les environs de Lyon, et j'arrive, hélas!... pour recevoir la bénédiction de ma mère et son dernier soupir....

GENEVIÈVE, *attendrie.*

Pauvre homme!

LE COMTE.

Mais il fallait regagner la terre étrangère. Le bonheur qui m'avait d'abord accompagné... m'abandonna au retour... Reconnu, dénoncé par un ancien domestique de la famille... je fus obligé de changer de direction... je me jetai du côté de Paris.... espérant trouver un asile chez mes amis... il m'en restait bien peu.... ils m'ont tous refusé!...

RAIMBAUT, *indigné.*

Les lâches!...

LE COMTE.

J'errais dans la ville, sans but, sans projet arrêté... lorsque tout-à-l'heure, au détour d'une rue... j'entends mon nom... c'était mon signalement que la foule lisait... Eperdu... glacé d'effroi... je me jette dans une ruelle obscure... j'escalade un mur, je traverse votre jardin, et j'implore votre pitié, décidé à me livrer, si je ne puis l'obtenir... (*avec larmes*) si je dois traîner ma vie loin de ma femme et de mon enfant...

RAIMBAUT, *ému.*

Votre femme!... Vous êtes marié?

GENEVIÈVE, *de même.*

Et vous avez un enfant! *(Prenant la main de Raimbaut et lui montrant Marianne endormie.)* Ah! mon ami! notre pauvre petite Marianne.

RAIMBAUT.

Je t'entends, Geneviève... mais je n'avais pas besoin de cela pour me décider....

LE COMTE, *avec joie.*

Est-il possible!

RAIMBAUT.

Vous allez souper avec nous, vous coucherez là-haut dans le petit grenier, et demain nous verrons ce qu'il y aura à faire.

LE COMTE, *leur serrant les mains.*

Ah! mes amis!

Air : Il me faudra quitter l'Empire.

D'un pareil trait mon âme est attendrie...
Mais, juste Ciel! je frémis en pensant
Que vous pouvez tous deux perdre la vie
Pour un si noble dévoûment.

RAIMBAUT.

Nous parl'rons d'ça dans un autre moment.

LE COMTE.

D'effroi pour vous je sens mon âme atteinte;
Je crains l'abîme où vous allez courir.

GENEVIÈVE.

Sauver vos jours est not' plus cher désir.

LE COMTE, *plaçant la main de Raimbaut sur son cœur.*

Voyez mon cœur, comme il tremble de crainte!

RAIMBAUT, *de même et avec feu.*

Sentez le mien, comme il bat de plaisir!

LE COMTE.

Et si l'on me découvrait chez vous... si mon nom était prononcé....

RAIMBAUT, *vivement.*

Eh bien! ne le dites pas... je ne vous l'ai pas demandé... je n'ai pas besoin de le savoir... Vous êtes un honnête homme, moi aussi... v'là tout ce qu'il faut... après ça, danger ou non... faut faire son devoir, et Dieu fera le reste!

LE COMTE.

Air du Calife.

Quel exemple! Ah! si tous les hommes
Vous ressemblaient, mes bons amis!

RAIMBAUT, *gaîment.*

Qu'voulez-vous, dans l'temps où nous sommes,
Tous les méchans sont réunis.
Mais, voulant t'nir tête à l'orage,
Je m'dis pour avoir du courage:
Faut qu'les méchans nous fass't horreur,
Mais y n'faut pas qu'ils nous fass't peur.

Il va pour sortir et revient près du comte.

(*Vite.*) Restez là, n'bougez pas... j'vas préparer vot' chambre à coucher... Toi, Geneviève... à ta cuisine.... aye l'œil au guet... ferme la porte de la cour; prenons toutes nos précautions... et puis ma foi au petit bonheur... Si nous sommes découverts... eh bien! (*serrant la main du Comte*) nous partirons ensemble; de ce temps-ci les bons s'en vont de compagnie.

Ils sortent de côté.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA PETITE MARIANNE, *toujours dans son berceau.*

LE COMTE, *les regardant sortir.*

Excellentes gens! quel courage! quelle générosité!... et comment pourrai-je jamais m'acquitter! (*Il jette les yeux sur les portraits qui sont au fond.*) Ce sont leurs traits... oui... le peintre qui les a tracés n'était pas un grand maître, mais il a eu le bonheur au moins de conserver cette expression de bonté, de franchise qui se lit dans leurs yeux... Sur ces portraits seuls, on devine d'honnêtes gens... (*Il aperçoit l'enfant endormi.*) C'est leur fille... Pauvre petite! Je voudrais appeler sur toi la bénédiction du Ciel... Je voudrais avoir des trésors pour payer tout ce que tes parens ont fait pour moi... et je n'ai rien... je ne possède rien. (*Il jette les yeux sur l'anneau qu'il

porte à sa main.) Ah! l'anneau de ma mère, oui... oui... cette digne famille gardera au moins le souvenir du pauvre émigré.

Air : Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu.

Il ôte l'anneau et l'attache au collier de Marianne.

Tiens, chère enfant, c'est l'anneau de ma mère !
Je ne croyais jamais m'en dessaisir...
Privé de tout, dans ma triste misère,
Je suis heureux de pouvoir te l'offrir...
Ce doux tribut de ma reconnaissance
Est le seul bien que je n'ai point perdu...
D'une voix émue.
Qu'il soit long-temps porté par l'innocence,
Après l'avoir été par la vertu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, RAIMBAUT, *revenant.*

RAIMBAUT, *au comte.*

Là, tout va bien, personne ne vous a vu entrer... je m'en suis assuré... Maintenant il faut prendre des forces... du repos... vous en avez besoin... nous allons souper bien vite, et j'vous conduirai après ça dans vot'grenier, où vous dormirez comme un prince....

Le Comte aide Geneviève à placer la table au milieu du théâtre.

RAIMBAUT.

Vite, à table, il est tard!...

LELIÈVRE, *frappant en dehors à la porte du fond.*

Toc, toc... Voisine.

LE COMTE, *effrayé et bas.*

Qui vient là?

GENEVIÈVE, *de même.*

Ah! mon Dieu!

RAIMBAUT, *bas.*

Silence! (*Haut.*) Qu'est-ce qui frappe?

LELIÈVRE, *en dehors.*

C'est l'épaule de mouton...

GENEVIÈVE, *bas.*

C'est l'voisin Lelièvre.

RAIMBAUT, *bas.*

Lelièvre! Oh! maudit rotisseur..... je n'y pensais plus.

LE COMTE, *bas.*

Est-ce qu'il est dangereux.

RAIMBAUT.

Hé!... pas trop... mais bavard...

LELIÈVRE, *toujours dehors.*

Ouvrez donc... je me brûle les doigts.

RAIMBAUT.

Voilà! voilà! (*bas au comte*) Il n'y a pas moyen de l'éviter... Du sang-froid, de l'aplomb, ne vous troublez pas et dites comme moi.

Il ouvre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LELIÈVRE, *tenant un grand plat.*

LELIÈVRE.

Gare!... gare!... v'là l'épaule... donnez-moi donc un coup de main... je me brûle.

GENEVIÈVE, *lui montrant la table.*

Posez-ça là...

LELIÈVRE, *secouant ses doigts.*

Ah!... (*se tournant du côté de Raimbaut*) Bonjour citoyen Jérôme! comment te portes-tu?

RAIMBAUT.

Bien, et toi?

LELIÈVRE.

Dame... on se tutoye à présent; permets-moi de te la souhaiter bonne et heureuse.

Il l'embrasse.

RAIMBAUT.

Merci... mon vieux!...

LELIÈVRE, *à Geneviève.*

Si j'osais... citoyenne, t'offrir les mêmes vœux.

GENEVIÈVE.

Comme vous voudrez, monsieur Lelièvre.

LELIÈVRE.

Heim! qu'est-ce que j'entends... monsieur!... vous!... vous!...

GENEVIÈVE.

Ah! dame... tant pis, je m'embrouille avec toutes vos nouvelles modes.

LELIÈVRE.

Il faut prendre garde, diable!

Air : Quand on ne dort pas de la nuit, etc.

Citoyenne, dans ta maison,
Pardon si j'ose me permettre
De te remettre
A la raison,
Les vous ne sont plus de saison...
Et tu pourrais te compromettre...
Un décret qu'on vient de crier,
A personne ne faisant grâce,
Ordonne de se tutoyer...
Permettez *(bis)* que je vous embrasse.

RAIMBAUT.

Qu'est-ce que tu dis?

LELIÈVRE, *parlant.*

C'est vrai.

Chantant.

Ah!... permets (*bis*) que je t'embrasse.

Diable! je me compromettais.

GENEVIÈVE.

Eh! mon Dieu... je le veux bien, embrasse-moi et que ça finisse.

LELIÈVRE.

Allons, allons, nous formerons ta femme. Mon cher ami, quoique ce soit ta fête, je ne te ferai ni discours ni complimens... Je ne suis point z'orateur, tu le sais...

RAIMBAUT.

Et je n'aurais pas le temps de t'écouter... car il est près de neuf heures, et le souper se refroidit... Mets-toi à côté

de ma femme... (*au comte avec un signe*) et toi, François, viens auprès de moi...

LELIÈVRE, *regardant le comte.*

Le citoyen François... je n'avais pas vu... Dis donc Jérôme, quel est ce citoyen?

Ils se placent.

RAIMBAUT.

Tu ne le connais pas? Eh! parbleu, c'est le cousin de Jolivet, mon premier garçon, qui arrive à l'instant de Corbeil pour me demander de l'ouvrage...

LELIÈVRE.

Ah! ah! Y-a-il du nouveau z'à Corbeil?...

LE COMTE, *hésitant.*

Non, citoyen... tout est tranquille...

LELIÈVRE.

Tant mieux!... tant mieux! attendez que je coupe mon épaule... ça me connait (*Il découpe, les autres mangent.*) Dis donc, Jérôme, tu sais qu'on a voulu me nommer président de ma section... mais j'ai refusé... je leur z'ai dit: Vous me trouverez toujours pour monter ma garde... faire des patrouilles de nuit, comme de jour; mais pour parler z'en public, n'y comptez pas, je ne suis point z'orateur, c'est connu; je n'ouvre jamais la bouche que pour goûter mes sauces.

RAIMBAUT, *mangeant.*

Et tu les fais bonnes... en v'là une.....

TOUS.

Excellente!...

LELIÈVRE, *d'un air modeste.*

Oui, je crois qu'on connaît un peu son affaire... quand on a été six ans cuisinier du vicomte de... (*Se reprenant*). Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis là!... (*A part.*) Il n'en faudrait pas davantage... (*Haut et d'un air dégagé.*) A propos, as-tu lu le Journal du soir ce matin?

RAIMBAUT.

Non, pourquoi?

LELIÈVRE, *à voix basse.*

Il est sévère... De nouvelles mesures, contre les émigrés

qui osent reparaître en France, et contre les personnes qui les cachent, c'est là le terrible!...

RAIMBAUT, *légèrement.*

Bah! bah!... ça ne nous regarde pas...

LELIÈVRE.

Tiens, tu es bon, ça regarde tout le monde... est-ce qu'on peut savoir qui on reçoit chez soi! On invite un ami, il vous en amène un autre; on rit, on boit, on s'amuse, et, de fil en aiguille, on se trouve au beau milieu d'une conspiration sans s'en douter... ça se voit tous les jours.

RAIMBAUT.

Allons, allons... tu te fais plus méchant que tu n'es... et s'il en venait un chez toi... te demander l'hospitalité, tu ne le refuserais pas...

LELIÈVRE.

Non... parce que l'humanité... mais j'aime mieux qu'il n'en vienne pas... d'ailleurs je le prierais de s'en aller... il n'pourrait pas m'en vouloir... Je lui dirais : Mon cher, voilà ma position, vous n'voudriez pas me compromettre, ainsi... C'est même pour être plus sûr de mon fait que j'ai pris tout-à-l'heure à la municipalité... le signalement d'un que l'on poursuit depuis Lyon.

LE COMTE, *bas.*

C'est le mien... c'est moi...

GENEVIÈVE, *bas.*

Chut!...

LELIÈVRE, *cherchant dans sa poche.*

Parbleu! il faut que je vous le lise, ça peut vous être utile....

GENEVIÈVE, *à part.*

O ciel!

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu!

RAIMBAUT, *lui prenant le signalement, le roulant en boule et le passant au comte sans être vu.*

Que le diable t'emporte avec tes signalemens... toi... C'est comme cela que tu veux égayer ma fête... tu es bien gentil... on n'a qu'un moment pour trinquer avec un ami...

Il lui verse à boire.

LELIÈVRE, *riant.*

Au fait... il a raison... Pardon, voisine, je reprends mon émabilité. (*Il lève son verre.*) Allons! au plaisir que j'ai de souper avec un bon enfant; Jérôme, tu es t'un bon enfant; je n'suis point z'orateur... tu le sais... mais c'est égal...

Air : Mon galoubet.

A ta santé! (*bis*)
C'n'est pas l'moment d'être malade
Quand par sa femme on est fêté :
Amis, encore une accolade,
Et puis la dernière rasade
A not' santé! (4 *fois.*)

RAIMBAUT.

A la bonne heure au moins.

Même air.

A not' santé! (*bis*)
Il est juste qu'à soi l'on pense...

Regardant le comte.

Mais, battus par l'adversité,
S'il est, hélas! loin de la France
Quequ's-uns d'nos frères dans la souffrance,

Serrant la main du comte à la dérobée.

A leur santé! (4 *fois*)

LELIÈVRE, *posant son verre.*

Ah! voilà que nous tombons dans la politique; n'allons pas trop loin, je vous en prie... j'aime mieux boire un coup de plus et dire une parole de moins!... Comme ça on ne fait pas d'indiscrétion...

JOLIVET, *en dehors et pleurant.*

Oh! oh! oh!... quel malheur!

RAIMBAUT, *bas.*

Dieux!... c'est Jolivet... et il n'est pas prévenu!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOLIVET, *arrive en pleurant et pose un sac de soldat, un uniforme, un sabre et un chapeau sur le buffet qui est au-dessous de la fenêtre.*

JOLIVET.

Ah! ah! ah! c'est-t'y avoir du guignon...

LELIÈVRE.

Qu'est-ce qu'il a donc à pleurer comme ça, ce garçon... c'est d'une bêtise amère...

RAIMBAUT, *lui faisant des signes.*

Bah! ce n'est rien, c'est qu'il part demain.

GENEVIÈVE.

Oui, il est de la réquisition, ça le chagrine.

JOLIVET, *d'un air gai.*

Eh bien! du tout, ce n'est pas ça qui me fait pleurer, c'est cette lettre que je viens de recevoir du pays; au contraire je suis enchanté de partir... parce qu'en allant à la municipalité j'ai rencontré un détachement de volontaires, le bouquet au chapeau, le tambour en tête... ça m'a mis le cœur au ventre, et je voudrais déjà être en route pour l'armée de Samber-Meuse...

LELIÈVRE, *lui montrant le Comte.*

Diable! Il paraît que la gloire te donne la berlue... tu ne dis rien z'à ton cousin....

RAIMBAUT, *se levant.*

Tiens... il n'y a plus de vin.

Il va chercher une bouteille dans le buffet et se trouve près de Jolivet.

JOLIVET.

Mon cousin....

LELIÈVRE.

Ton cousin de Corbeil....

JOLIVET, *étonné.*

Mon cousin de Corbeil ah! ben!...

RAIMBAUT, *poussant Jolivet et bas.*

Reconnais-le vite... ou c'est fait de nous tous.

Il prend une bouteille et retourne sa place.

JOLIVET, *à part et tremblant.*

Oh! (*Affectant un air riant.*) Oh! ah! ah! mon cousin....

LELIÈVRE, *l'imitant et le regardant.*

Oh!... ah!... il ne reconnaît pas sa famille à présent.

JOLIVET.

Si fait... Si fait... (*Allant au Comte.*) Dieux! mon pauvre cousin!...... on m'écrivait que vous étiez mort d'avant z'hier.

RAIMBAUT et GENEVIÈVE.

Comment!

LELIÈVRE, *en regardant le Comte.*

A table aujourd'hui.... et mort avant-z'hier... c'est invraisemblable.

JOLIVET, *troublé par les signes qu'on lui fait.*

Quand je dis mort.... c'est une bêtise, pisque le v'là... On m'écrivait que... vous étiez malade... qui y avait trois médecins, et... alors....

LELIÈVRE, *à part.*

Il y a quelque chose...Je suis fâché d'être venu souper z'ici.

JOLIVET.

Enfin le voilà, et j'en bois à santé... donnez-moi donc un verre... avec d'autant plus de satisfaction....

LELIÈVRE, *prenant son chapeau.*

Il serait z'impolitique à moi de rester z'ici plus longtemps. (*Haut et chantonnant.*) Ta ti ta ta... hem... hem... Au revoir, Jérôme...

RAIMBAUT, *inquiet.*

Eh bien! tu t'en vas...

GENEVIÈVE, *de même.*

Déjà! et la petite goutte, donc?...

Jolivet aide Geneviève à mettre la table au fond du théâtre.

LELIÈVRE.

Merci... merci... je suis pressé; j'ai ma boutique à fermer... mon four. (*Prenant Raimbaut à part.*) Écoute, voisin, il se passe chez toi des choses extraordinaires... Je ne dirai rien, mais je ne veux pas en savoir davantage....

RAIMBAUT.

Ah! te voilà déjà, toi, avec tes idées!...

LELIÈVRE.

Je ne dirai rien... sois tranquille... (*A part.*) Ça sent la conspiration à pleine bouche.

LELIÈVRE.

Air : Tu vas changer de costume et d'emploi.

A la maison je rentre de ce pas;
Près de ma femm' je dois me rendre;
En bon mari, tu sais que je n'ai pas
Coutume de la faire attendre,
Je ne la fais jamais attendre.

RAIMBAUT.

Eh quoi! sitôt tu nous quittes, mon cher?

GENEVIÈVE.

D'où vous vient donc cette lubie?

LELIÈVRE, *à part et tremblant.*

Sortons bien vit', tout ceci n'est pas clair.

JOLIVET.

Je vais vous prêter ma bougie (*bis*).

Il allume un morceau de rat de cave et le lui donne.

Ensemble.

LELIÈVRE, *son rat de cave à la main.*

A la maison je rentre de ce pas, etc.

LES AUTRES, *excepté le comte.*

Allons, voisin, je ne vous retiens pas;
Auprès d'vot' femme il faut vous rendre;
Je conçois bien quel s'rait vot' embarras
Si vous étiez forcé d'attendre.

LE COMTE, *à part.*

Que faire?... ô ciel! quel est mon embarras!
Faut-il fuir... ou faut-il attendre?
S'il me devine, ah! je n'ai plus, hélas!
Aucun espoir de me défendre!

Lelièvre sort.

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté LÉLIÈVRE.

RAIMBAUT, *à voix basse.*

Nous v'là bien!... (*Montrant Jolivet.*) Grâce à cet imbécille... dans un quart d'heure peut-être nous serons tous arrêtés...

LE COMTE et GENEVIÈVE.

O ciel!

JOLIVET.

Ah çà! il y a donc quelque chose?

RAIMBAUT, *vivement.*

Eh! sans doute.... tu n'as pas voulu comprendre les signes que je te faisais... ton cousin est un brave homme qui est poursuivi, que nous voulons sauver à tout prix.... et que tes bavardages vont exposer....

JOLIVET, *désolé.*

Dame! aussi, vous ne me dites rien... Comment voulez-vous que je devine...

LE COMTE.

Mais votre voisin vous a promis le secret.

RAIMBAUT.

Raison de plus pour qu'il le conte à tout le monde.

LE COMTE.

Comment?

RAIMBAUT.

Pas par méchanceté... mais pour se mettre à couvert... Il est si timide... si poltron.. Je le vois d'ici... en sortant de chez moi, dire à l'un et à l'autre... « On a voulu me « faire souper chez l'voisin Jérôme avec quelqu'un de « suspect, mais je n'ai pas voulu, j'suis trop bon citoyen...» Il n'en faudrait pas davantage.

Ici commence le morceau du Muletier, en sourdine, qui accompagne le dialogue suivant jusqu'au final.

RAIMBAUT, *leur faisant signe de garder le silence.*

Chut!.. écoutez...

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

RAIMBAUT, *à voix basse.*

Il y a déja un rassemblement... du côté du passage Feuillant ; j'les entends courir, j'ai bien peur que ça ne nous regarde.

GENEVIÈVE, *tremblant.*

Ah ! mon Dieu !

JOLIVET, *tremblant aussi.*

Ah bien ! j'aimerais mieux être à l'armée de Samber-Meuse.

RAIMBAUT, *plus vivement.*

Femme... glisse-toi près de la porte, regarde au-dessus... par ces vitraux... ne te montre pas... et vois un peu ce qui se passe devant le corps-de-garde, qui est là, au coin de la rue.

Jolivet aide Geneviève à monter sur une chaise près de la porte, Geneviève regarde par la fenêtre qui est au-dessus de la porte avec précaution, Jolivet lui tient la main, Raimbaut et le Comte sont sur le devant de la scène et écoutent avec anxiété.

GENEVIÈVE, *à mi-voix.*

Oh ! que de monde !.. J'aperçois des flambleaux ; on fait prendre les armes aux soldats... ils se rangent devant le corps de garde. *(Avec effroi.)* Ah ! mon Dieu !

RAIMBAUT.

Quoi donc ?

GENEVIÈVE.

Ils se montrent notre maison ; ils la désignent du doigt.

Elle redescend.

RAIMBAUT, *d'un air sombre.*

Allons ! c'est une visite domicilière qui s'prépare pour nous.

GENEVIÈVE, *embrassant le berceau de sa fille.*

Ma pauvre enfant !

LE COMTE, *vivement et les prenant par la main.*

C'en est trop, mes amis, je ne souffrirai pas que vous soyez victimes... Je cours me livrer.

RAIMBAUT, *le retenant et préoccupé d'une idée.*

Bon moyen... pour nous perdre tous.

LE COMTE.

Mais. . .

RAIMBAUT, *vivement.*

Mais... mais... on ne vous verra pas sortir de chez nous... n'est-ce pas? on ne saura pas que vous y avez été caché!... D'ailleurs, jeune homme, est-ce que vous croyez que nous reculons quand le danger approche? Non, foi d'ancien dragon. Jolivet... pousse les verroux...

LE COMTE.

Mais ta femme, ton enfant...

RAIMBAUT, *serrant la main de Genveiève.*

Geneviève pense comme moi... et quant à ma petite... (*essuyant une larme*) si je lui manque... eh bien! mes ouvriers sont là pour lui donner un morceau d' pain... mais n'y a pas un instant à perdre... faut changer nos batteries. J' voulais vous garder cette nuit... impossible... Il faut partir...

TOUS.

Et comment?

RAIMBAUT.

A la place de Jolivet, le sac sur le dos; vous êtes à peu près de la même taille.

GENEVIÈVE.

Et de quel côté le faire sortir?

RAIMBAUT, *réfléchissant.*

C'est là le diable. (*Montrant la fenêtre.*) Par cette fenêtre... on le verra... (*Montrant le fond.*) Par là, nous allons être cernés. (*Il regarde la petite porte à gauche qui est masquée par des planches de menuiserie.*) Ah! j'ai votre affaire...

LE COMTE.

Quoi donc?

RAIMBAUT, *au comte.*

Cette petite porte qui donne sur la ruelle de l'imprimeur... (*A sa femme.*) Geneviève, cherche la clé. (*Elle diparaît.*) C'est presque inhabité... C'était par là que je rentrais du temps de mon père... Vous prendrez les rues isolées... (*Ici Jolivet dégage la porte en retirant les planches.*) Jolivet vous conduira jusqu'à la barrière.

JOLIVET, *bas à Raimbaut.*

Ah çà! dites donc, je n' m'oppose pas à ce qu'il aille se battre pour moi... Mais si on me prend pour lui, pendant ce temps-là...

RAIMBAUT.

Eh non! imbécille, tu diras que t'as perdu ta feuille de route, on t'en donnera une autre. (*Au comte.*) Vite à votre toilette.

GENEVIÈVE, *revenant avec sa clé à la main.*

Écoutez...

FINAL.

Air : Cette fois c'est bien le canon. (Deuxième acte du Hussard de Felsheim.)

JOLIVET, *écoutant.*

C'est le tambour... Entendez-vous?

RAIMBAUT.

Aidez-moi tous.

GENEVIÈVE ET JOLIVET.

Tous! tous!

RAIMBAUT.

Il faut d'abord, avec prudence,
Cacher tout à leur surveillance...

TOUS.

Dépêchons! dépêchons!

UT, *ôtant la veste du comte, que l'on cache aussitôt.*

Du silence!

LE COMTE, *écoutant.*

Oui, j'entends le bruit de leurs pas.

GENEVIÈVE.

Ils approch't!

RAIMBAUT, *ouvrant le sac.*

C'est égal, ne nous endormons pas!

Lui passant un habit de soldat.

Vit' l'habit d'ordonnance.

JOLIVET, *l'admirant.*

Qu'j'aurais eu bonn' prestance!

RAIMBAUT.

Le chapeau ?

GENEVIÈVE, *le donnant.*

Le voilà !

RAIMBAUT, *lui passant le sabre.*

Et le briquet... tombant comme cela.

Nouveaux coups de tambour éloignés.

JOLIVET.

Ils s'répond'nt !

RAIMBAUT, *avec impatience.*

Morbleu ! tenez-vous là.
Dépêchons, du silence !

Levant les yeux au ciel.

Un seul instant *(bis.)*
Grands dieux ! *(bis)* et j' suis content.

ENSEMBLE.

Pendant qu'on lui attache le sac, qu'on lui donne la feuille de route, etc.

Ah ! ne trahis point notre attente,
Sainte amitié, nous t'implorons.
Oui, si j'en crois ta voix touchante,
Un jour nous nous retrouverons.

GENEVIÈVE.

Mais puisque le sort nous sépare,
Et de l'argent ?
En a-t-il ?

LE COMTE.

Non, vraiment.

JOLIVET.

Dam' c'est qu'aujourd'hui c'est bien rare.

GENEVIÈVE, *lui donnant un petit sac qu'elle porte dans son sein.*

Tenez, tenez, cent francs en or ;
C'est la p'tit' bourse du ménage...

LE COMTE, *hors de lui.*

Quoi ! vous voulez encor ?...

RAIMBAUT, *vivement.*

Eh ! sans dout', faut accepter ;
Nous n'avons pas l'temps d'disputer.

LE COMTE, *très-ému.*

Mais, vous ?

RAIMBAUT.

Des bras et du courage...
Un' bonn' conscience et de l'ouvrage,
V'là c'qu'il nous faut.

LE COMTE, *se précipitant dans ses bras.*

O mes amis !
Ah ! dans mon cœur toujours vous serez réunis !

RAIMBAUT.

Il fait signe à Jolivet d'ouvrir la porte à gauche avec la clé qu'il lui donne.

Mais silence !
De la prudence !
Allons !

ENSEMBLE, *à mi-voix.*

Ah ! ne trahis point notre attente,
Sainte amitié, nous t'implorons.
Oui, si j'en crois ta voix touchante,
Un jour nous nous retrouverons.

Cet Ensemble est interrompu brusquement par un bruit de fusils qui retentit à la porte et les fait tressaillir; on frappe trois coups au fond. L'orchestre reprend le morceau du Muletier.

UNE VOIX, *en dehors.*

Ouvrez !...

RAIMBAUT, *à voix basse.*

Fuyez vite !

JOLIVET, *essayant d'ouvrir et parlant.*

Dieux ! la clé ne va pas.

TOUS, *d'une voix étouffée.*

Ciel ! (*Moment de silence.*)

JOLIVET.

Si... si... la v'là !... (*Il l'ouvre.*)

On frappe de nouveau.

UNE VOIX, *en dehors.*

Ouvrez ! au nom de la loi.

RAIMBAUT, *haut.*

On y va !

Le comte et Jolivet sont au moment de sortir, Geneviève fait un signe de joie, Raimbaut se dispose à aller ouvrir au fond; la toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Nouveaux Personnages. Acteurs.

MARIANNE, à dix-huit ans.......... Mlle J. COLON.
ARTHUR........................... M. BERCOUR.
VALENTIN, son valet............... M. VICTOR.
DIDIER............................ M. DEROUVÈRE.
UN HUISSIER-PRISEUR.................. M. DAVENNE.
UN INCONNU.......................... M. THÉODORE.
Marchands.
Brocanteurs.



La Scène se passe à Montargis.



COSTUMES.

Au premier acte, le Comte seul porte de la poudre; il a un pantalon de coutil rayé à guêtres et une cravate noire, qu'il serre lorsqu'il met l'uniforme. Tous les autres acteurs ont le costume du temps de la terreur.

Aux second et troisième actes, costumes à peu près de nos jours. Au troisième acte, le Comte est sans poudre, Titus à moitié chauve, frac bleu avec un ruban rouge, culotte et bas blancs, souliers à boucles.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représenté un petit salon très-modeste et garni de meubles fort simples. Au fond et des deux côtés de la porte d'entrée les portraits de Raimbaut et de sa femme que l'on a vu figurer au premier acte. A droite des spectateurs une porte qui conduit à un escalier dérobé. A gauche la porte de la chambre de Marianne. Du même côté, et sur le premier plan, une petite fenêtre garnie d'un rideau de mousseline qui donne dans la même chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUT, *en habit simple, ses cheveux ont grisonné,* GENEVIÈVE et JOLIVET.

Raimbaut et sa femme finissent de déjeûner sur un petit guéridon, Jolivet les sert.

RAIMBAUT.

Ah çà!... ta fille ne veut donc pas déjeûner aujourd'hui....

GENEVIÈVE, *appelant du côté de la chambre.*

Marianne! Marianne!....

JOLIVET, *allant à la porte.*

Voulez-vous que je l'appèle?... (*Elevant la voix.*) Mamzelle Marianne.... Vos pères et mères vous demandent.

MARIANNE, *dans sa chambre.*

Me voilà....

JOLIVET, *revenant.*

Ah! dame.... les jeunes filles... ça a bien autre chose dans la tête que le boire et le manger.

GENEVIÈVE.

Oui... les chiffons... les rubans... jolie occupation pour la fille d'un marchand. (*Elle se lève.*) Enfin, jai fait faire cette petite fenêtre pour pouvoir la surveiller d'ici tout à mon aise, et elle la ferme toujours. (*Elle va pour l'ouvrir, Marianne paraît.*) Ah! la voici.... c'est bien heureux!....

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIANNE, *mise très-simple, tablier noir.*

MARIANNE.

Pardon, maman.... c'est que....

GENEVIÈVE.

C'est que... c'est que... vous n'avez jamais la tête à ce que vous devez faire, mamzelle, vous voyez que votre père attend son café...

MARIANNE.

Tout de suite, maman. (*Elle va chercher les tasses, etc.*)

RAIMBAUT, *bas à Geneviève.*

Allons, femme, un peu de douceur.

GENEVIÈVE.

Ah! te voilà déjà, toi, pour la soutenir.

RAIMBAUT.

Du tout.... mais c'est que quand tu t'y mets aussi... tu la grondes trop.

GENEVIÈVE, *brusquement.*

Et toi, pas assez.

RAIMBAUT.

Eh bien! ça se compense...

JOLIVET.

Air : Vaudeville de l'Anonyme.

Avec un' fill' j'sais bien dans l'fond de l'ame
Qu'on trouve à r'prendre à toute heure du jour;

Arrangeons-nous tous les deux, ma bonn' femme,
Pour la gronder chacun à notre tour.
Contre un enfant dont l'sourir' nous désarme
Tous deux ensembl' nous n'devons pas crier...
Et, lorsque l'un a fait couler un' larme,
N'faut-il pas qu'l'autr' soit là pour l'essuyer?

JOLIVET.

C'est comme moi, quand mon père me donnait des soufflets, ma mère me donnait des confitures. Pauvre mère! il me semble que je vois encore ses tartines! Ah! il n'y a que le cœur d'une mère qui puisse faire des tartines aussi longues!

MARIANNE, *posant la cafetière.*

Voilà votre café, mon papa. (*Prenant la main de sa mère.*) Tu ne m'en veux plus, maman?

GENEVIÈVE, *avec tendresse.*

Est-ce que ça peut durer!... Embrasse-moi.

Elle l'embrasse.

RAIMBAUT, *à sa fille.*

Et bien!... et moi... est-ce que je n'aurai rien?...

Marianne lui saute au cou et s'assied entre eux deux.

JOLIVET, *à part.*

Est-elle gentille?... et dire que je l'aime depuis qu'elle est revenue de nourrice, sans avoir jamais osé m' déclarer... ça m' dessèche... quoi...

GENEVIÈVE, *à Jolivet.*

Et toi... tu ne déjeûnes pas?...

JOLIVET, *prenant un morceau de pain.*

Si, mame Raimbaut. (*A part.*) Faut que j' les mette un peu sur la voie... pour voir si ses parens y mordraient... (*Il mord dans son pain et parle la bouche pleine.*) Dites donc, monsieur Raimbaut, vous rappelez-vous... un soir...

RAIMBAUT.

Quel soir?

JOLIVET.

Un soir, il y a seize ans, quand vous étiez menuisier à

Paris... que ce monsieur qui se disait mon cousin... est venu vous demander à souper, et à le sauver.....

RAIMBAUT.

Ah! ce pauvre émigré...

JOLIVET.

Que mamzelle Marianne était dans son berceau... je la vois encore...

RAIMBAUT.

Si je m'en souviens... Une minute plus tard il était perdu!...

JOLIVET.

Et maintenant... C'est une demoiselle, il faudra bientôt la marier.....

RAIMBAUT, *sans l'écouter.*

Pourvu que le pauvre homme ait pu regagner la frontière...

JOLIVET, *à part et jetant son pain.*

Allons, ça ne prend pas... ça m'ôte l'appétit...

MARIANNE, *se levant de table.*

N'est-ce pas lui qui m'a laissé cet anneau que je porte toujours à mon cou?...

RAIMBAUT, *de même.*

Nous l'avons pensé dans le temps.

GENEVIÈVE, *avec humeur et se levant aussi.*

Joli cadeau, pour tout ce que nous avons fait pour lui.

RAIMBAUT.

Eh bien! ma bonne Geneviève, est-ce que le malheur a changé ton caractère? on dirait que tu n'as agi que par intérêt.

GENEVIÈVE.

Le ciel m'en préserve! Mais enfin n'est-ce pas lui qui est cause que nous avons été en prison pendant dix-huit mois, que ton atelier a été fermé et que nous avons été obligés de venir nous réfugier à Montargis, où j'avais un cousin qui nous a cédé ce magasin de toiles.....

JOLIVET.

Et moi donc!... est-ce que je n'en ai pas eu ma part, rapport à l'émigré? Obligé de rejoindre l'armée de Samber-Meuse... forcé de me battre... Mais pour ça... j'ai une grande consolation... je peux dire que je n'ai pas un coup de fusil sur la conscience... j' tirais toujours les yeux fermés et le canon en l'air... Par ainsi, si j'ai tué quelqu'un, ça n'est pas ma faute...

GENEVIÈVE.

Et dire qu'il ne nous a pas donné une fois de ses nouvelles!

RAIMBAUT.

Le pauvre homme est peut-être mort...

GENEVIÈVE.

Ou rentré dans sa fortune avec une bonne place... et il est devenu ingrat! on ne voit que ça!

RAIMBAUT.

C'est possible, mais ça ne m'empêcherait pas de recommencer...

Air : Dans ce castel Dame de haut lignage.

Oui, des ingrats qu'import' l'indifférence!
A nos devoirs n'soyons pas moins soumis;
Un' bonne action porte sa récompense,
Et tôt ou tard on en reçoit le prix...
N'nous plaignons pas de la gêne où nous sommes,
Si le peu d'bien qu'nous faisons ici-bas
Est trop souvent oublié par les hommes,

Regardant le ciel.

Il est quelqu'un qui ne l'oubliera pas.
Si l'bien qu'on fait est oublié des hommes,
Il est quelqu'un qui ne l'oubliera pas.

MARIANNE, *émue*.

Oh oui!... mon père a raison.

GENEVIÈVE, *avec ironie*.

Mon père a raison!... Avec ce beau désintéressement, nous verrons comment il te mariera... Quand not' commerce va de mal en pis... qu' nos créanciers ont un jugement, et qu'aujourd'hui même nous pouvons être saisis...

MARIANNE, *effrayée.*

O ciel !

JOLIVET.

Comment ?

RAIMBAUT, *frappant du pied.*

Là ! maudite langue !... pourquoi parler de ça devant cet enfant, et l'effrayer...

MARIANNE.

Il serait possible !... Vous seriez menacés et vous ne m'en disiez rien !

RAIMBAUT.

Rassure-toi, Marianne, nous avons des ressources...

GENEVIÈVE.

Aussi pourquoi signer des effets, des lettres de change...

RAIMBAUT.

Eh ! morbleu !... est-ce que c'est moi... Quand nous avons acheté le fonds de ton cousin, nous avons cru bien faire de nous charger des recouvremens et de quelques dettes qui ne paraissaient pas inquiétantes... La maison était si bien achalandée....

GENEVIÈVE.

Je crois bien... *à la Toison d'or*, Martin et compagnie... Nous en avons conservé l'enseigne et le nom.

RAIMBAUT.

Oui, mais nous n'avons conservé que cela... Les écus ont disparu.... Les effets sont venus à échéance.... Les marchands de Paris qui les avaient souscrits ont manqué... et comme il n'y avait plus que nous de bons... on retombe sur nous...

MARIANNE.

Et vous n'avez aucun espoir ?

RAIMBAUT.

Si fait... si fait... ma chère enfant... nous en serons quittes pour la peur... J'ai pressé les recouvremens, et aujourd'hui même... on m'annonce 10,000 francs, qu'un banquier de Paris doit m'envoyer...

GENEVIÈVE.

Enfin on est heureux de voir tout en rose.

RAIMBAUT.

Ça vaut mieux que de voir tout en noir.

JOLIVET.

Oui, c'est plus gai.

GENEVIÈVE.

Il n'en est pas moins vrai......

RAIMBAUT, *la poussant.*

Ah ! tu vas recommencer !..... Descends à ton magasin ; et toi, Jolivet, va porter ces factures à leurs adresses......

GENEVIÈVE.

Est-ce que Marianne ne vient pas?

RAIMBAUT.

Je vais te l'envoyer....., et surtout, femme, fais comme moi, ne te tourmente pas.

Air : J'ai d'l'argent.

Ça va bien (*bis*),
Quand l'honneur ne risque rien.
Ça va bien (*bis*),
La conscience est l'premier bien!

J'ai d'la force pour veiller,
J'ai des bras pour travailler;
Un ménage qui me plaît
Et l'souv'nir du bien qu'j'ai fait.

Ça va bien, etc.

Tans que j'aurai d'la gaîté,
D'l'espérance et d'la santé,
Bravant les coups du destin
Je chant'rai soir et matin...

TOUS.

Ça va bien, etc.,

Geneviève sort par le fond et Jolivet par la porte en faisant des signes à Marianne.

SCÈNE III.

RAIMBAUT, MARIANNE.

RAIMBAUT, *prenant la main de sa fille.*

Nous sommes seuls maintenant, Marianne... causons de tes petits chagrins, comme deux bons amis.

MARIANNE.

Ah ! mon papa !

RAIMBAUT.

Je n'ai pas voulu en parler devant ta mère ; mais à présent..... Tu aimais donc bien ce jeune homme ?

MARIANNE, *timidement.*

Ce n'est que depuis que vous m'avez défendu d'y penser que je m'en suis aperçue.

RAIMBAUT, *secouant la tête.*

Je sais bien; ça fait cet effet-là ordinairement...Ecoute, ma fille.... tu sais si je t'aime, si je serais heureux de te marier à ton goût ; mais ce M. Arthur..... qui est arrivé de Paris, et que personne ne connaît à Montargis....... tout annonce qu'il est riche.... Nous, mon enfant, nous voilà plus pauvres que jamais..... Il est impossible qu'il songe à t'épouser.....

MARIANNE, *vivement.*

Pourquoi donc ?...... Je suis sûre que vous le jugez mal..... Oh ! il n'est pas fier, intéressé..... Eh ! tenez, mon papa, ce qui m'a donné de la tendresse pour lui.... c'est son estime, son respect pour vous...... Que de fois ne m'a-t-il pas dit qu'il voulait réparer envers vous l'injustice de la fortune.

Air de Julie.

S'il me parlait souvent de sa richesse
C'est qu'il la veut partager avec vous...
Il me parlait de sa tendresse,
Il me parlait de ses projets pour nous.

RAIMBAUT.

T'a-t-il parlé de vous mettre en ménage ?

MARIANNE.

Non, mais je crois, moi qui suis sans détour,
Que, du moment que l'on parle d'amour,
C'est que l'on pense au mariage.

RAIMBAUT.

Pas toujours !..... surtout à Paris .... Et si ce n'était qu'un séducteur.....

MARIANNE.

Un séducteur !.....

RAIMBAUT.

Il cache son véritable nom ..... donc, il a de mauvais desseins !..... Marianne, quand je l'ai trouvé ici hier, je me suis contenu.....je me suis contenté de lui défendre de reparaître chez moi.

MARIANNE.

Quoi ! vous lui avez défendu.....

RAIMBAUT.

J'espère que tu ne me désavoueras pas...... Mais s'il osait revenir...... si je le trouvais près de toi (*avec un mouvement*) songes-y bien, Marianne, je ne réponds pas de ce qui arriverait (*avec bonté et la prenant dans ses bras.*) Je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas?..... tu me promets de ne plus le revoir?

MARIANNE, *tristement.*

Oui, mon père.....

RAIMBAUT.

De te consoler.

MARIANNE, *cachant ses larmes avec ses mains.*

Oui, mon père.

RAIMBAUT.

De l'oublier.

MARIANNE, *d'une voix entrecoupée.*

Je tâcherai.

RAIMBAUT, *l'embrassant.*

Bonne Marianne, ne dis rien à ta mère..... elle a bien assez de nos autres chagrins..... et si je puis trouver un brave garçon...... je le trouverai, va ; on m'a déjà parlé de quelqu'un.....

MARIANNE, *alarmée.*

Comment ?

RAIMBAUT.

Sois tranquille..... tu seras heureuse. (*Changeant de ton.*) Ah çà! reprends vite ta petite mine gaie, que je te voie rire, sauter autour de moi..... me faire enrager comme autrefois..... et quand tu auras séché tes larmes, va rejoindre ta mère; moi je cours chez notre correspondant.... Adieu, mon enfant. (*Il l'embrasse encore et sort.*)

SCÈNE IV.

MARIANNE, *seule, s'essuyant les yeux.*

Rire, sauter; ah! cela ne m'arrivera plus!..... Le joli rêve que j'avais fait là.....Arthur!..... l'oublier!..... il le faut.....

Air nouveau de Doche fils.

Qu'avec plaisir je me retrace
Le premier jour où je l'ai vu!
Comme il s'exprimait avec grâce!
Près de moi qu'il était ému!
Du moment que j'ai cru lui plaire,
Mon bonheur sembla commencer...
S'arrêtant.
Mais je l'ai promis à mon père...
Non, non, je n'y veux plus penser.

Oui, je vois son regard si tendre,
Son souvenir est toujours là,
Au moindre bruit je crois entendre
Cette voix qui me captiva...
Dans mon cœur, on aura beau faire,
Rien ne pourra le remplacer...
Soupirant.
Mais je l'ai promis à mon père...
Non, non, je n'y veux plus penser.

Ah! mon dieu! et cette petite porte... c'est par là qu'il

vient ordinairement ; je l'avais laissée ouverte ce matin ; courons bien vite la refermer. (*Elle se retourne et aperçoit Arthur qui entre par la droite, suivi de Valentin.*) Ciel !

SCÈNE V.

MARIANNE, ARTHUR, VALENTIN, *redingote claire, sans galons, petite livrée.*

ARTHUR, *courant à elle.*

Marianne !

MARIANNE, *effrayée.*

Monsieur Arthur !

VALENTIN, *bas, restant à la porte.*

Soyez tranquille... je fais sentinelle.

ARTHUR.

Écoutez-moi, de grâce...

MARIANNE, *éperdue.*

Non, non, éloignez-vous !... Ah ! mon Dieu ! si quelqu'un venait...

VALENTIN, *bas à son maître.*

Songez que les chevaux nous attendent.

ARTHUR, *bas.*

Laisse-moi.

VALENTIN, *bas.*

En vérité, je ne vous reconnais plus... vous qui étiez intrépide dans ces sortes d'expéditions...

ARTHUR, *bas.*

Oui, avec les coquettes de Paris... (*Haut.*) Marianne...

MARIANNE.

Éloignez-vous, mon père a prononcé, nous ne devons plus nous revoir...

ARTHUR.

Ne plus nous revoir !

MARIANNE.

Il me destine à un autre... son choix est fait.

ARTHUR.

Un autre !... jamais !... tant de grâces et de candeur

m'ont inspiré un amour que ma raison ne peut plus combattre. je ne veux pas vous tromper... Mon père, élevé dans des idées que je dois respecter... ne consentirait pas à notre union... mais il est un moyen de lui épargner ce chagrin... et d'assurer notre bonheur.

MARIANNE, *avec étonnement.*

Que voulez-vous dire ?

ARTHUR, *avec embarras.*

Ma voiture est prête... je vais partir à l'instant... consentez à me suivre...

MARIANNE.

Vous suivre...

ARTHUR, *vivement.*

Et dès ce soir... un hymen secret...

MARIANNE, *après un mouvement.*

Qu'entends-je !... Ainsi, M. Arthur, vous craignez beaucoup de causer un seul chagrin à votre père..

ARTHUR, *vivement.*

Ah ! sans doute...

MARIANNE, *amèrement.*

Et vous me proposez d'abandonner le mien !... de le livrer au désespoir !...

ARTHUR, *l'arrêtant.*

Marianne !...

MARIANNE.

C'en est assez... Éloignez-vous.

VALENTIN, *aux aguets.*

Monsieur, monsieur, on monte le petit escalier...

ARTHUR.

Que dis-tu ?

MARIANNE, *troublée.*

C'est mon père !...

VALENTIN.

J'en ai peur....

MARIANNE.

O ciel !... sauvez-vous.

ARTHUR.

De quel côté?

VALENTIN.

Par le magasin...

MARIANNE, *très-effrayée.*

Impossible... ma mère y est... Mais sauvez-vous, je vous en conjure... Sa menace de ce matin... sa violence... Oh! mon Dieu! mon Dieu... je l'entends.

VALENTIN, *entraînant Arthur.*

Dans ce cabinet....

MARIANNE, *avec terreur.*

Non, non...On vient... c'est fait de moi.

Elle tombe inanimée sur une chaise; Valentin et Arthur se sont précipités dans la chambre de Marianne, et ont fermé la porte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOLIVET, *entrant par la droite,* ensuite LELIÈVRE.

JOLIVET.

Par ici, monsieur, par ici...

MARIANNE, *à part.*

C'est Jolivet... je respire.

LELIÈVRE, *entrant.*

Diable... diable... je crois que ma créance est furieusement z'aventurée... Maison modeste... mobilier z'*idem*... Ah! ah! une jeune personne qui paraît fort émue...

JOLIVET, *allant à elle.*

Dieux! mamzelle Marianne... comme vous êtes pâle...; Qu'avez-vous donc?

MARIANNE, *se levant.*

Rien... Mais que veut monsieur?...

JOLIVET.

Est-ce que je sais?... Il m'a demandé la maison Martin et compagnie...

LELIÈVRE.

Oui, mon enfant.... j'arrive z'à l'instant de Paris, et...

MARIANNE.

Ah! monsieur, c'est vous sans doute qui apportez l'argent que nous attendons...

LELIÈVRE.

L'argent... Non, non, permettez, ne confondons pas... Je viens au contraire en chercher.

JOLIVET, *à part.*

Ah ben!.. si je l'avais su!..

LELIÈVRE.

Oui, ma belle demoiselle... Il faut que vous sachiez que l'on m'a passé plusieurs effets... Il s'en trouve un de 800 francs... sur la maison Martin et compagnie.... et....

MARIANNE.

Ah! mon Dieu, mon père n'y est pas....

LELIÈVRE.

Je sais... je sais... des embarras... mon huissier m'a prévenu qu'on saisissait... J'en suis navré... mais tel que vous me voyez... je ne suis à Montargis qu'un oiseau de passage... j'ai accepté une fort belle place... chef de cuisine.... chez un grand seigneur que je vais rejoindre dans sa terre... Ça m'était bien dû, après ce que j'ai souffert dans les temps!...

JOLIVET.

Ah! vous avez souffert....

LELIÈVRE.

Oui, oui, oui... Mais comme je vous disais... l'intendant de M. le Comte, qui m'a amené avec lui de Paris, ne m'a donné que deux heures... pour surveiller mes petits intérêts...., et si je trouvais dans cette vente quelque chose qui me convînt... la batterie de cuisine par exemple... Je vais jeter un coup-d'œil dans les appartemens.

Il s'approche de la porte de la chambre de Marianne.

MARIANNE, *vivement et se mettant devant lui.*

C'est ma chambre, monsieur, personne n'y entrera..

LELIÈVRE, *souriant.*

Oh! personne... la justice entre partout, mon enfant... et tout-à-l'heure il faudra bien...

JOLIVET, *qui s'est glissé près de la porte.*

On verra alors, monsieur.... mais en attendant vous n'y entrerez pas... vous.

Il ferme et prend la clé.

MARIANNE, *inquiète.*

Jolivet.

JOLIVET.

N'ayez pas peur, mamzelle... la clé est dans ma poche... et je ne la remettrai qu'à monsieur votre père...

MARIANNE, *à part.*

Ah! grands dieux!..

VALENTIN, *dans la chambre et entr'ouvrant la petite fenêtre.*

Dites donc, monsieur... nous voilà compris dans la saisie...

ARTHUR, *de même.*

Et aucun moyen de nous échapper...

LELIÈVRE, *à Jolivet.*

Très-bien, c'est tout ce que je veux... jeune homme... qu'est-ce que je demande, moi... qu'on ne détourne aucun objet...

MARIANNE, *bas à Jolivet.*

Mais... cette clé.... Ciel! voici mon père...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAIMBAUT.

La fenêtre de la chambre se ferme.

MARIANNE, *à son père.*

Ah! mon papa, venez vite (*Elle le regarde.*) Eh! mais, qu'avez-vous donc?

RAIMBAUT, *abattu.*

Va-t-en.... laisse-moi, ma fille...

MARIANNE, *inquiète.*

Comment?

RAIMBAUT.

Notre ruine est consommée... on vend déjà tout en bas...

JOLIVET.

Quoi... not' maître...

MARIANNE.

Cet argent que vous attendiez....

RAIMBAUT, *avec amertume.*

Perdu!.. Le banquier l'a touché... mais il a fait comme tant d'autres... il a disparu.

MARIANNE.

Grand Dieu!

LELIÈVRE.

Le misérable! quel abus de confiance...

RAIMBAUT.

Heim? Qu'est-ce que c'est?... Que demande monsieur?

LELIÈVRE, *tenant son billet.*

Pardon... J'ai dit à mademoiselle... Un petit effet. (*Il le fixe.*) Ah! mon Dieu... c'est particulier! voilà une figure.... *qui a été protesté*, et alors....

RAIMBAUT.

Encore un...

LELIÈVRE, *le regardant toujours.*

De 800 fr.... Décidément il y a quelque chose...

RAIMBAUT.

Que voulez-vous dire?

LELIÈVRE.

Et si ce n'était ce nom de Martin et compagnie....

RAIMBAUT, *le regardant.*

Eh! parbleu, je ne me trompe pas! c'est toi, Lelièvre!

LELIÈVRE, *lui serrant la main et l'embrassant.*

Mon ancien voisin!.... mon cher monsieur Raimbaut!....

JOLIVET.

Par exemple! et moi qui n'avais pas reconnu le rôtisseur.

LELIÈVRE, *avec abandon.*

Après seize ans! quel moment délicieux! (*Regardant le mobilier.*) C'est-à-dire, délicieux dans un sens...

JOLIVET, *d'un air joyeux.*

Comment! c'est vous, citoyen Lelièvre!.....

LELIEVRE, *effrayé.*

Heim.... qu'est-ce qu'il dit donc, celui-là?..... veux-tu te taire.

JOLIVET.

Dame! vous vouliez toujours qu'on vous appelle comme ça!

LELIEVRE.

Moi.... jamais!..... M. Raimbaut est témoin.....

RAIMBAUT.

Ah çà! il paraît que nous ne nous tutoyons plus.....

LELIÈVRE.

Cher ami, autres temps, autres mœurs! Nous avons traversé z'ensemble une époque bien dure.....mais nous pouvons dire que nous n'avons jamais varié.

RAIMBAUT.

Je n'en suis pas plus riche!

LELIEVRE.

C'est ce que je vous dis, vous n'avez pas varié..... moi-même, tout n'a pas été roses..... Vous savez que j'étais rôtisseur... j'ai eu le malheur de manger mon fonds... mais je me suis remonté, et je n'entends pas contribuer à la ruine d'un ancien ami.... Un voisin..... fi donc!.... et s'il faut faire le sacrifice....

RAIMBAUT.

Pourquoi donc?..... mes créanciers sont là..... on vend tout, je ne veux rien faire perdre à personne et je ne vois pas pourquoi, parce que vous êtes un ancien ami..... vous ne seriez pas payé comme les autres.... restez.

LELIEVRE.

Si vous le voulez absolument... mais par exemple vous allez voir comme je vais pousser la vente... je vais chauf-

fer cela..... dans vôtre intérêt d'abord..... (*à part*) et puis un peu dans le mien......

DIDIER, *en dehors.*

M. Lelièvre, où êtes-vous donc?

LELIEVRE.

Ah! mon dieu!..... c'est l'intendant de M. le comte qui vient me chercher.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DIDIER ET UN VALET.

Tous deux sans livrées et en manteaux de voyage.

DIDIER, *à Lelièvre.*

Allons, allons, M. Lelièvre, la diligence part dans une heure.... avez-vous fini vos affaires?

LELIÈVRE.

Une minute, M. l'intendant..... Si vous saviez ce qui m'est arrivé?..... un ancien ami que je retrouve, ce pauvre Jérôme.

DIDIER, *frappé.*

Jérôme!

LELIÈVRE.

C'est lui dont on va vendre les meubles; un ami de vingt ans..... et j'ai la douleur d'être à la tête des créanciers.

JOLIVET, *avec humeur.*

C'est vrai..... on ne vous a jamais vu que pour nous porter malheur,..... témoin...... il y a seize ans...... quand nous étions voi-ins, rue de l'Echelle.....c't'émigré qu'not' maître a sauvé.

DIDIER, *avec intérêt.*

Un émigré?

JOLIVET.

Oui..... oui..... monsieur, un brave homme qui a pris mon habit de soldat pour s'échapper.... j'peux l'dire à présent.

DIDIER, *à Raimbaut.*

Quoi! monsieur..... est-il vrai?..... vous avez sauvé un émigré?.....

RAIMBAUT.

Oui, monsieur..... qu'y a-t-il donc d'étonnant?

DIDIER, *passant près de Raimbaut.*

Rien, rien..... mais on est bien aise de voir de braves gens..... Vous êtes un honnête homme.

LELIEVRE.

Ah! dame, dans ce temps-là, nous étions tous sur la brèche..... n'est-ce pas Raimbaut?.....

JOLIVET.

Oui, joliment..... c'est vous qui.....

LELIEVRE.

Eh bien..... quoi..... quoi..... il n'est plus question de cela aujourd'hui...M. Raimbaut est dans l'embarras... il s'agit de l'en tirer..... il faut vendre ses meubles..... le mieux possible.....Vous permettez, M. l'intendant.

DIDIER.

Je vous attends..... Picard, viens ici que je te parle.

Le valet qui est entré avec lui, s'approche; il lui parle bas.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GENEVIEVE.

GENEVIEVE, *tristement.*

Ah! mon dieu! mon dieu!..... tout est fini en bas.... les v'là qui vont monter ici.

RAIMBAUT.

Ah! voilà ce que je redoutais (*A l'huissier qui entre.*) Nous allons commencer par la chambre de Marianne.

MARIANNE, *à part.*

Mon sang se glace.

RAIMBAUT, *faisant un pas.*

Je vais tout sortir..... Où est la clé?

JOLIVET.

La v'là, not' maître.

MARIANNE, *avec effroi et l'arrêtant.*

Mon père, je vous en supplie.....

RAIMBAUT, *surpris.*

Qu'as-tu donc? Pauvre petite! j'aurais dû y penser; cette scène est au-dessus de ses forces..... Jolivet, conduis-la vite chez sa tante..... tu sais..... au premier village, en sortant par le faubourg.

MARIANNE, *plus effrayée.*

Non, non; je ne vous quitte pas..... Je suis calme, je suis tranquille, vous le voyez, mon père.

RAIMBAUT, *l'observant.*

Tranquille..... et tes yeux sont remplis de larmes....

GENEVIÈVE.

Tu es toute tremblante.....

RAIMBAUT, *regardant sa chambre.*

Tes regards se portent avec effroi..... Eh! mais, ce trouble n'est pas naturel (*Comme frappé d'un idée subite.*) Dieu! quel soupçon!..... s'il avait osé.....

Il va pour ouvrir.

MARIANNE, *se jetant à ses pieds.*

Mon père! mon père!

RAIMBAUT, *avec colère.*

Retirez-vous..... laissez-moi.....

MARIANNE, *au moment où il ouvre la porte, jette un cri.*

Je suis perdue!

TOUS.

Comment!

RAIMBAUT, *stupéfait et regardant.*

(*A part.*) Il n'y a personne!

MARIANNE, *à part et respirant.*

Est-il possible!... La fenêtre du jardin qui est ouverte; ils ont glissé le long des peupliers.....

GENEVIÈVE.

Mais, qu'est-ce donc?

RAIMBAUT, *se remettant.*

Rien...... une idée folle dont je te demande pardon, ma pauvre Marianne..... Vois, femme, comme elle est émue..... Pars, mon enfant, je ne veux pas que tu soyes

témoin..... Nous te rejoindrons chez ta tante qui ne nous refusera pas un asile pour un jour ou deux. Jolivet, donne-lui le bras.

MARIANNE, *très-émue.*

Oui, oui, partons (*A part.*) Je n'aurais pas la force de leur cacher la vérité.

Elle embrasse son père et sa mère.

LELIEVRE, *d'un ton de crieur.*

Entrez, messieurs..... les enchères vont s'ouvrir!.....

La ritournelle commence, Jolivet, Marianne sortent, et tous les marchands entrent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté MARIANNE et JOLIVET.

Air : Fragment du second final de la Dame Blanche, arrangé par Doche.

CHOEUR.

Allons donc, commençons la vente ;
Nous attendons depuis long-temps.
De la table et de la servante
On vient d'offrir quarante francs.

Les enchères commencent.

LELIÈVRE, *parlant.*

Quarante francs! la table, et la servante.

GENEVIÈVE.

Elle sanglotte et se serre contre son mari qui la soutient.

Hélas! quel est notre partage ?
Ces meubl's que nous avions acquis
Le jour mêm' de notre mariage
Vont nous être ravis...

L'HUISSIER.

Quarante francs! point d'surenchère !
C'est adjugé...

LELIÈVRE, *parlant.*

Adjugé!...

GENEVIÈVE.

Dieu! c'est pour rien!

UN ACHETEUR.

La commode et le secrétaire,
Vingt francs!

LELIÈVRE, *parlant.*

Vingt francs!... Allons, messieurs, de beaux meubles!

UN AUTRE.

Vingt-deux!

L'HUISSIER.

Adjugé.

GENEVIÈVE, *avec colère.*

Bien!

UN MARCHAND, *montrant les deux portraits.*

Et les portraits?

TOUS, *riant.*

Quelles figures!

LELIÈVRE, *parlant.*

Passez les portraits!

GENEVIÈVE.

Voyez un peu les insolens!
Sachez qu'il sont fort ressemblans.

TOUS, *de même.*

Oh! les bonnes caricatures!

Ils les décrochent et les regardent en se moquant.

UN ACHETEUR.

Je mets six francs.

UN AUTRE.

Et moi sept francs.

DIDIER, *s'avançant.*

Arrêtez! Moi, messieurs, je mets mille francs.

TOUS, *avec étonnement.*

O Ciel!

LELIÈVRE, *parlant.*

Mille francs!...

Ensemble.	LELIÈVRE ET LE CHOEUR. Que veut dire ce mystère Dans ces deux portraits, vraiment, Qui peut donc séduire et plaire Pour en donner tant d'argent? RAIMBAUT ET GENEVIÈVE. Que veut dire ce mystère? Dans nos deux figur's, vraiment, Qui peut donc séduire et plaire Pour en donner tant d'argent?

L'HUISSIER, *répétant.*

A mille francs... à mille francs!
Personne ne dit mot?

LE VALET, *qui est entré avec Didier.*

Si fait, je mets quinze cents francs.

DIDIER.

Deux mille!

LE VALET.

Trois!

DIDIER.

Quatre!

LE VALET.

Cinq!

DIDIER.

Six!

GENEVIÈVE.

Toujours, toujours, mes chers amis!

LE VALET.

Sept!

DIDIER.

Huit!

LE VALET.

Neuf!

DIDIER.

Dix!

RAIMBAUT, *les suivant.*

Mais, bon Dieu ! c'est de la rage !

LE VALET.

Quatorze !

DIDIER.

Seize !

RAIMBAUT, *sautant en l'air.*

Allez, allez, courage!

LE VALET.

Dix-sept!

DIDIER.

Dix-huit !

GENEVIÈVE, *avec joie.*

Encor... encor.

LE VALET.

Dix-neuf !

DIDIER.

Et vingt !

RAIMBAUT ET GENEVIÈVE.

Toujours, toujours, mes chers amis !

CHŒUR.

Vit-on jamais un pareil prix !

L'HUISSIER, *répétant.*

Vingt mille francs !... Personne
Ne dit mot ?

RAIMBAUT, *hors de lui.*

La raison m'abandonne !

DIDIER, *aux deux époux et de manière à être entendu.*

Mais vous ignorez donc tous deux
Que c'est d'un maître très-fameux,
Et qu'il est mort depuis long-temps?

RAIMBAUT.

Oh ! je le crois !

GENEVIÈVE.

Vingt-mille francs!

RAIMBAUT.

Mais, après votre mort, voyez comme ça monte !
J'puis dir' que d'son vivant c'était à meilleur compte.

A Didier.

Et vous paierez ?

DIDIER, *mettant des rouleaux sur la table.*

Je m'y suis engagé.
Voilà la somme en or.

L'HUISSIER.

Adjugé!

Ensemble.

RAIMBAUT ET GENEVIÈVE.

Ah! pour nous quel jour prospère!
Nous v'là plus rich's que jamais.
J'paierai tout : plus d'inventaire !
Vivent, viv't nos deux portraits!

LELIÈVRE ET LE CHOEUR.

Mais quel est donc ce mystère ?
Les v'là plus rich's que jamais.
Nous manquons un' bonne affaire.
J'aurais du prendre les portraits.

Didier et le valet sortent en emportant les portraits.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté DIDIER ET LE VALET.

RAIMBAUT, *avec le délire de la joie.*

Ce que c'est d'avoir affaire à des connaisseurs.... Vingt mille francs! les vlà, je les tiens.

LELIÈVRE.

Hem! comme j'ai poussé ça.

RAIMBAUT.

Allons, femme, ris donc..... danse donc..... avec moi.....

GENEVIEVE, *émue.*

Ah ! mon ami ! je ne peux pas !

RAIMBAUT, *courant à Lelièvre, et lui donnant un rouleau.*

Tiens, Lelièvre, voilà ce que je te dois..... vous, M. l'huissier, payez tout le monde..... et allez au diable avec mes créanciers.

LELIEVRE.

L'excellent cœur!.. Attendez-moi donc, M. l'intendant... Au revoir, Raimbaut.

Il sort.

RAIMBAUT, *aux acheteurs.*

Et vous, mes braves gens.... débarrassez-moi l'plancher..... et plus vite que ça..... Viens, Geneviève, courons rejoindre notre chère Marianne et lui apprendre....

JOLIVET, *en dehors..*

Au secours! au secours!

TOUS.

Quels cris!.....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOLIVET, *couvert de poussière et les vêtemens en désordre.*

JOLIVET, *essoufflé.*

M. Raimbaut!.....

GENEVIÈVE.

C'est toi?

RAIMBAUT.

Tu reviens seul?.....

GENEVIÈVE.

Et ma fille?....

JOLIVET.

Malheur sur moi!..... elle est enlevée!.....

TOUS.

Enlevée!.....

RAIMBAUT.

Marianne!.....

GENEVIÈVE.

Mon enfant!.....

JOLIVET, *d'une voix entrecoupée.*

Par deux misérables!.....

RAIMBAUT, *se frappant le front.*

Dieux !

JOLIVET.

Oui..... not' maître..... Nous étions à peine sortis du faubourg....... v'là qu'au détour de la route, un jeune homme s'élance, prend votre fille dans ses bras, et l'entraîne vers une voiture attelée de trois chevaux de poste en s'écriant : *On veut nous séparer !.... jamais !..... jamais !.....*

RAIMBAUT, *à part.*

Je devine !...

JOLIVET.

Aux cris de mamzelle Marianne, j'veux me jeter sur lui... mais son coquin de valet m'étend par terre d'un coup de poing, et j'les vois partir au grand galop.

GENEVIEVE, *sanglottant.*

Ma pauvre fille !...

RAIMBAUT.

Quelle route suivent-ils ?

JOLIVET.

Celle de Lyon.

RAIMBAUT.

Tu n'as pas d'autre indice ?

JOLIVET.

Cette lettre... tombée de sa poche.

RAIMBAUT, *regardant l'adresse.*

M. le Comte de Loirmont. (*Avec amertume.*) Le comte de Loirmont !... Il me verra.

GENEVIEVE, *inquiète.*

Mon ami !...

TOUS, *l'entourant.*

M. Raimbaut...

RAIMBAUT, *avec une fureur concentrée.*

C'est bien, c'est bien... ne pleure pas, Geneviève... nous la retrouverons. (*Avec explosion.*) Si nous étions déshonorés !

GENEVIÈVE, *effrayée.*

Raimbaut.

RAIMBAUT, *tremblant de colère.*

Non... ne crains rien... je suis maître de moi (*A Jolivet.*) Vite... une voiture, des chevaux... n'épargne pas l'or... en voilà...

Il lui jette des rouleaux.

GENEVIÈVE.

Je te suivrai...

FINALE.

Air : Fragment de la Dame Blanche : Et toi la plus belle des belles.
(Arrangé par Doche.)

RAIMBAUT.

Partons!... D'une telle infamie,
Seul, je saurai punir l'auteur;
Je veux, aux dépens de ma vie,
Venger ma fille et mon honneur.

TOUS.

De la prudence!... Ah! pour un père
Quel coup affreux! quel attentat!

RAIMBAUT, *avec sang-froid.*

Mes pistolets...

GENEVIÈVE, *effrayée.*

Que vas-tu faire?

RAIMBAUT, *d'une voix étouffée.*

Il n'refusera pas un soldat.

Il prend ses pistolets sous son bras.

ENSEMBLE.

RAIMBAUT, avec force.

Oui, oui, de ma fille chérie
Je punirai le ravisseur;
Je veux, aux dépens de ma vie,
Venger ma fille et mon honneur.

GENEVIÈVE, *les mains au ciel.*

O Ciel! de ma fille chérie
Sois le soutien, le protecteur!

Loin d'ell', que m'importe la vie ?
Ah ! je mourrai de ma douleur !

JOLIVET.

Partons, de sa fille chérie
Il faut punir le ravisseur;
Je veux, aux dépens de ma vie,
Venger sa fille et son honneur.

CHŒUR.

Oh ! ciel ! de sa fille chérie
Sois le soutien, le protecteur !
Daigne encor veiller sur sa vie
Et la sauver du déshonneur.

Ils sortent tous en désordre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente l'entrée d'un parc élégant ; le milieu du Théâtre est occupé par une espèce de salle de verdure formée par des arbres et des touffes de fleurs. A gauche et sur le devant de la scène, un pavillon d'été avec une porte ; de côté, des chaises de jardin. On entrevoit au fond l'avenue qui conduit au château.

(*La scène se passe aux environs de Lyon ?*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, DIDIER.

Ils sortent du pavillon dont ils referment la porte. Le comte tient une lettre cachetée à la main.

LE COMTE.

Oui... ce sont bien leurs portraits... Avec quel bonheur je les ai revus!... Tu dis, mon cher Didier, que c'est Raimbaut qu'on le nomme ?...

DIDIER.

Oui, M. le Comte.

LE COMTE.

Je ne suis plus surpris de l'avoir cherché vainement depuis mon retour... Je n'avais été frappé autrefois que du nom de Jérôme!... Et comment l'as-tu découvert ?

DIDIER.

Par le plus grand hasard du monde...D'après vos ordres, j'avais visité inutilement tout Paris... j'avais appris seulement rue de l'Échelle, à leur ancienne adresse, qu'ils avaient disparu depuis quinze ans, sans qu'on pût savoir ce qu'ils étaient devenus... Je revenais tristement, lorsqu'en m'arrêtant à Montargis, avec ce cuisinier que je vous

amène et qui avait une créance à toucher dans cette ville, la curiosité me conduit à cette vente... Quelques mots me mettent aussitôt sur la trace... Pauvres gens!... il était temps... j'avais justement sur moi la somme que vous leur destiniez... Vous m'aviez commandé de leur laisser ignorer la main qui les secourait... Ma foi, ces deux portraits m'ont fourni une occasion toute naturelle... et vous savez le reste.

LE COMTE.

A merveille!... mon vieil ami... Si tu savais le plaisir que tu me fais... mais maintenant que je les ai retrouvés... Tiens, envoie vite cette lettre à la poste.

DIDIER.

Vous leur écrivez?

LE COMTE.

Sans doute... Je veux qu'ils viennent vivre près de moi.. Il faut qu'ils soient ici pour le mariage d'Arthur avec la fille du marquis!... Braves gens!... ils seront si heureux...

LELIÈVRE, *en dehors.*

Je vous dis que je suis de la maison...

LE COMTE.

Quel est ce bruit?

DIDIER.

Le nouveau cuisiner que je vous ai annoncé... un original!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LELIÈVRE, *en grand costume, perruque poudrée,* etc.

LELIÈVRE.

Ah çà! M. l'Intendant... quand me présenterez-vous?... je tiens à connaître les maîtres que je sers... je ne fais pas la cuisine pour tout le monde, moi...

DIDIER, *souriant.*

Soyez tranquille, vous ne dérogerez pas ici... voici M. le Comte...

LELIÈVRE, *reculant avec respect.*

Monseigneur!... (*Regardant le comte qui lui tourne le*

nos.) Quel air noble... quoique je ne le voie que de profil... (*Haut.*) Monseigneur, vous voyez le plus heureux des hommes... de servir...

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien... Vous avez été chez le vicomte de Mareuil?...

LELIÈVRE.

Avant la révolution!... oui, monseigneur... je puis dire même que j'ai été bien persécuté à cause de mon attachement...

LE COMTE.

Ce n'est pas cela que je vous demande...

LELIÈVRE.

C'est que je n'ai jamais faibli. Plutôt que de prostituer mes talens, j'ai quitté Paris... (*A part.*) Ce n'est pas maladroit de glisser ça... (*Haut.*) Je me suis en allé à Pontoise...

LE COMTE.

Fort bien, mais...

LELIÈVRE.

Je me suis dit: Au moins ils mangeront de mauvaise cuisine, c'est toujours ça.

LE COMTE, *avec impatience.*

Eh! morbleu... je ne vous demande pas ce que vous pensez... mais ce que vous savez faire...

LELIÈVRE.

Tout, monseigneur, absolument tout... Mais cependant si vous voulez que je vous dise mes opinions là-dessus, je ne repousse pas l'exotique, mais je tiens à l'indigène...

Air des Amazones.

La patiss'rie à la flamande
N'est pas mauvaise assurément...
J'estime aussi la choucroute allemande;
Le macaroni de Milan
A quelquefois exercé mon talent.
Je n'dis pas d'mal d'une sauce hollandaise;
La charlott' russe est assez de mon goût;
Je n'méprise pas le beffteck à l'anglaise,
Mais j'suis Français, not' cuisine avant tout.

LE COMTE, *souriant.*

Quelle érudition!... Au surplus, la noce de mon fils vous donnera bientôt l'occasion de faire vos preuves. Pour aujourd'hui il n'est question que d'un petit bal; j'ai promis à nos voisins de campagne de les faire danser à l'arrivée d'Arthur. Nous aurons une partie de la ville de Lyon... Il faudra un souper... parce qu'à Paris, on se contente de danser... mais en province.....

LELIÈVRE, *d'un air agréable.*

Oui... en province... on a conservé les vieilles traditions... L'estomac z'y est encore classique... J'avais déjà songé au souper... et si vous voulez jeter les yeux sur ce petit menu....

Cherchant dans ses papiers.

LE COMTE, *lisant.*

L'an IV... ce... nous certifions que le citoyen Lelièvre a toujours été un excellent républicain, et que.....

LELIÈVRE, *vivement.*

Ah! mon Dieu... qu'est-ce que c'est que ça?... Pardon, excellence... j'étais si pressé quand j'ai pris mes papiers en partant... mais croyez...

LE COMTE, *souriant.*

C'est bon... c'est bon...

LELIÈVRE.

Vous savez qu'on était obligé... pour se mettre à couvert..... (*A part.*) Il a ri... C'est un homme charmant!.... (*Haut*) Quant au souper... si monseigneur veut s'en rapporter à moi...

LE COMTE, *riant.*

Ce sera plus court... On dansera ici à cause de la chaleur... Faites porter des rafraîchissemens dans ce pavillon... et songez surtout qu'il me faudra, dans quelques jours, un repas de noce magnifique!

LELIÈVRE, *d'un ton pénétré.*

Soyez sûr, monseigneur, que j'y mettrai tout le dévouement...

Air de Turenne.

J'espère bien n'mériter aucun r'proche ;
Mais, s'il manquait un seul plat au festin,
A défaut d'épée une broche
Aurait bientôt terminé mon destin :
Ça s'rait fait en un tour de main.
Mon nom par-là passerait d'âge en âge,
Et l'on dirait d'votre maître d'hôtel :
S'il n'avait pas le talent de Vatel,
Il en eut du moins le courage.

LE COMTE, *riant.*

Quel fou!... mais c'est le propre des grands génies. (*A Didier.*) Allons, va l'installer, et vois si mon fils est rentré... Non, non, je l'aperçois...

Didier sort avec Lelièvre.

SCÈNE III.

LE COMTE, ARTHUR, *en veste de chasse.*

LE COMTE.

Comment, paresseux, tu n'es pas encore habillé... et toute notre société qui va arriver.

ARTHUR.

Pardon, mon père... je me suis oublié à la chasse.

LE COMTE, *souriant.*

A la chasse!... En effet, depuis quatre jours que tu es revenu de Paris, on dit que tu ne bouges pas de la maison du garde.

ARTHUR, *à part.*

Ciel!... c'est là que Marianne... (*Haut.*) Comment! mon père.

LE COMTE.

On assure que sa fille est fort gentille... et...

ARTHUR, *plus troublé.*

Sa fille... j'espère que vous ne pensez pas...

LE COMTE.

Tu vois bien que je plaisante. (*D'un ton sérieux.*) Ce n'est pas dans le moment où tout se dispose pour ton mariage.... où j'attends ta prétendue.... que mon fils se permettrait, chez moi...

ARTHUR, *l'interrompant.*

Non, sans doute... mais cette alliance, mon père, vous y tenez donc beaucoup?

LE COMTE.

Peux-tu me le demander?... C'est pendant notre exil que nous avions formé ce projet avec le pauvre marquis du Cluzel, et maintenant qu'il est mort sans fortune, mon engagement est plus sacré que jamais; sans lui déclarer mes intentions... j'ai écrit à sa fille, Emilie, de quitter l'Angleterre, de venir s'établir chez moi avec sa gouvernante, je lui ai dit que je remplacerais son père...

Air d'Aristippe.

Lorsqu'il mourut loin de notre patrie
D'où le sort nous avait bannis,
Je lui jurai que sa fille chérie
Serait un jour l'épouse de mon fils;
Ici, par toi, mes vœux seront remplis.
Pour honorer encor plus ma noblesse,
Pour que mon nom soit toujours respecté,
Dans le bonheur je tiendrai la promesse
Que je fis dans l'adversité.

ARTHUR, *timidement.*

Mais enfin, mon père, si je ne plaisais pas à cette jeune personne.

LE COMTE, *souriant.*

Oh! je suis tranquille de ce côté-là, monsieur, et quand vous voulez-vous donner la peine d'être aimable... (*Écoutant.*) Eh! mais, j'entends plusieurs voitures dans la cour... Allons donc Arthur... vite à votre toilette, c'est vous qui devriez faire les honneurs de ce bal...

ARTHUR, *apercevant Valentin.*

Je vous suis, mon père, je n'ai qu'un mot à dire à Valentin...

LE COMTE, *lui prenant la main.*

C'est bien. Quant à Émilie... souviens-toi que je n'admets aucune excuse; et que si mon fils m'a toujours trouvé bon et indulgent pour lui... je me flatte que cette fois il me prouvera aussi sa tendresse en souscrivant à mes désirs...

Il sort.

ARTHUR, *à lui-même.*

Quelle situation!... s'il savait... (*Valentin paraît.*) Ah! te voilà, Valentin?

VALENTIN, *accourant avec mystère.*

Je viens de la maison du garde...

ARTHUR.

Eh bien! Marianne...

VALENTIN.

Elle a voulu s'évader...

ARTHUR.

Que dis-tu?

VALENTIN.

Mais ne craignez rien, la femme de Robert nous est dévouée...

ARTHUR.

Ah!... que je me repens d'avoir suivi tes conseils... ma position est affreuse... ce mariage que mon père s'est mis en tête... Marianne cachée ici.....

VALENTIN.

Il est certain que ça se complique un peu...

ARTHUR.

Je suis sûr qu'elle me déteste... et cependant depuis qu'elle est avec moi... le ciel m'est témoin que, malgré la violence de mon amour, je n'aurais pas eu plus de respect pour ma propre sœur.

VALENTIN.

Bon, monsieur, elle se calmera et prendra son parti comme ces grandes vertus...

ARTHUR.

Tais-toi... Dieux! c'est la voix de mon père... Suis-moi

au château... je te donnerai une lettre pour Marianne... ou plutôt... je tâcherai de m'esquiver... Ah! que cette faute me prépare de regrets!...

Il sort suivi de Valentin, aussitôt Jolivet paraît du côté opposé. La nuit commence à venir.

SCÈNE IV.

JOLIVET, RAIMBAUT.

Ils sont en habit de voyage, et entrent avec précaution.

JOLIVET, *lui montrant du doigt Arthur qui s'éloigne.*

Tenez, tenez, le voyez-vous là bas, suivi de son coquin de valet?...

RAIMBAUT, *regardant.*

Oui... c'est lui... Enfin après trois jours de recherches, voilà donc ce comte de Loirmont... Jolivet!...

JOLIVET.

Not' maître...

RAIMBAUT.

Personne ne nous a vus franchir cette haie?

JOLIVET.

Personne.

RAIMBAUT.

Et ma femme?...

JOLIVET.

Elle s'est endormie à l'auberge...

RAIMBAUT.

Bien!... Tu sais ce que tu as à faire?

JOLIVET.

C' n'est pas difficile!

RAIMBAUT.

Surtout ne lui parle pas à lui-même, il te reconnaîtrait... et il ne faut pas qu'il m'échappe! Malgré sa fortune et ses titres... il verra qu'on n'outrage pas impunément... Quand tu te seras acquitté de ta commission.... rends-toi au château... tâche de savoir adroitement où est cachée ma pauvre Marianne et... (*Il entend du bruit.*) On vient... chut!... de la prudence... Je vais l'attendre!

Il disparaît dans le taillis.

JOLIVET, *seul.*

Heim ! si l' père Raimbaut avait voulu, c'aurait été moi... Et cette fois-ci, j' n'aurais pas visé en l'air.

LELIÈVRE, *en dehors.*

Allons donc ! ça n'est pas encore z'allumé au jardin...

JOLIVET.

Quelqu'un de la maison... j' vas l' charger de la commission. (*Il regarde.*) Eh ! mais, je ne me trompe pas, au milieu de ces flambeaux, de ces valets... c'est M. Lelièvre. C'est là cette grande maison dont il nous parlait... Chut!... il n' faut pas qu'il me reconnaisse.

Il enfonce son chapeau sur ses yeux.

SCÈNE V.

JOLIVET, LELIÈVRE, *un plateau à la main avec des rafraîchissemens.*

LELIÈVRE, *parlant à la cantonnade.*

Allons donc !... dépêchez-vous, la société z'est arrivée. (*A lui-même.*) Je vous demande où sont fourrés mes aides-de-camp... je veux dire mes aides de cuisine... Dans le moment du coup de feu...

JOLIVET, *derrière lui et lui frappant sur l'épaule.*

Un mot, l'ami...

LELIÈVRE, *effrayé.*

Heim... qu'est-ce que c'est? Prenez-donc garde... vous avez manqué me faire renverser...

JOLIVET.

Vous avez eu peur?...

LELIÈVRE.

Du tout, mais je n'aime pas ces familiarités-là... au milieu de la nuit (*A part.*) Il a une mauvaise tournure.

JOLIVET.

Vous êtes au service de M. de Loirmont?

LELIÈVRE, *appuyant.*

De M. le comte de Loirmont... Appuyons un peu, mon cher, et soyons respectueux, je vous en prie... Une assez jolie place, je m'en flatte.

JOLIVET.

Tant pis.

LELIÈVRE, *posant son plateau sur un banc de côté.*

Et pourquoi?

JOLIVET, *lentement.*

Parceque j'n'ai pas idée qu' vous la gardiez long-temps, et j' vous conseille de vous précautionner d'une autre.

LELIÈVRE.

Eh bien!... il serait joli celui-là; je ne suis pas encore entré...

JOLIVET.

Suffit... Allez dire seulement à votre M. le Comte, qu'il y a un de ses amis, un militaire... qui l'attend, au bout du parc, pour lui dire deux mots tête à tête... en particulier.

LELIÈVRE, *étonné.*

Au bout du parc? Pour quelle affaire, mon cher?...

JOLIVET.

On l'en instruira (*à voix basse.*) Du reste, il n'a pas besoin d'apporter des armes; on en a...

LELIÈVRE, *effrayé.*

Des armes! comment, un duel! et qui êtes vous pour...?

JOLIVET, *lui serrant le bras.*

Faites ce qu'on vous dit, M. le cuisinier; et qu'il ne sorte pas un mot de plus de votre bouche... si vous tenez à vos oreilles. Sans adieu!

Il sort. La nuit paraît pendant ces derniers mots; des valets allument, autour de la salle de verdure, les lanternes et les pots à feu.

LELIÈVRE, *seul.*

Après un moment de silence.

L'insolent! J'en suis encore tout bouleversé! Un duel! oser provoquer un comte! Il y a des gens d'une immoralité! mais il n'ira pas... Je me garderai bien de l'avertir... Dieux!... un si bon maître... et une si bonne place... dont je n'ai pas encore touché le premier trimestre! (*Il regarde de côté.*) Le voilà qui vient avec toute sa société... si je pouvais... (*Se frappant le front.*) Oh! quelle

idée... c'est le seul moyen de le sauver, de conserver ma place... peut-être même d'obtenir de l'avancement... Allons, Lelièvre, du courage... mon ami... ils en souperont deux heures plus tard, mais c'est égal!

Il sort en courant au moment où toute la société entre du côté opposé.

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAVALIERS et DAMES, *en toilette de bal.*

Les dames se rangent de côté, et posent sur les chaises leurs schalls et leurs voiles. Les valets présentent des rafraîchissemens sur des plateaux.

CHŒUR.

Air de la Sémiramide.

Vite à la danse,
Le bal commence :
Sous ces bosquets
Sombres et frais
Le bal aura bien plus d'attraits.

Ici les quadrilles se forment et le morceau continue pendant que l'on danse.

Ensemble.

CHOEUR *dansant.*

Ah! quel heureux instant!
Quel plaisir énivrant!
De la tristesse
Et des regrets,
Dans la jeunesse
Fuyons les traits.

LE COMTE,
A part, sur le devant de la scène et regardant les danseurs.

Mais pourqoi donc vraiment
Mon fils est-il absent?
Oui, sa tristesse
Cache un secret
Qu'à ma tendresse
Il dérobait.

La danse s'anime; on entend au-dehors la voix de Marianne.

Au secours! au secours!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIANNE, *pâle, éperdue.*

MARIANNE, *s'élançant au milieu du bal, avec un cri, et regardant derrière elle avec effroi.*

Ah! sauvez moi!... sauvez moi!

Elle chancelle et va tomber lorsque le Comte la soutient. La musique cesse, le bal s'interrompt.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?...

TOUS.

Une jeune fille.

LE COMTE.

Qu'avez-vous, mon enfant?

MARIANNE, *regardant autour d'elle.*

Où suis-je... j'avais cru le voir... sur mes pas.

LE COMTE.

Qui donc?

MARIANNE, *troublée.*

Ce valet... dont j'ai trompé la surveillance; je me suis échappée... par une fenêtre basse... mais ce parc... est immense. (*Se mettant à genoux et les mains jointes.*) Oh! je vous en prie, protégez-moi.

LE COMTE, *à Marianne.*

Levez-vous, mon enfant.

MARIANNE, *toujours à genoux.*

Non, monsieur, promettez-moi d'abord de me sauver.

LE COMTE, *la relevant.*

Que faut-il faire?

MARIANNE, *à voix basse.*

M'éloigner d'ici... et surtout empêcher M. Arthur de me poursuivre.

TOUS, *avec étonnement.*

Arthur!

LE COMTE, *à part.*

Mon fils! (*Bas à ses amis.*) Pardon, mesdames, pardon, mes amis, je vois que sa raison est tout-à-fait troublée... Rentrez au château.... la soirée commence à devenir fraîche.... que cela n'interrompe pas le bal... je vous rejoins à l'instant...

Les dames se regardent d'un air d'intelligence, les cavaliers leur donnent la main et ils s'éloignent pendant le chœur suivant.

Air : Par degrés notre présence. (Chœur de Marie.)

TOUS, *s'éloignant.*

Quel est donc ce nouveau mystère?
Quel peut être ce grand secret?
Bientôt nous saurons tout, j'espère...
Sortons, il faut être discret.

Ils sortent en regardant Marianne avec intérêt. Les dames ont oublié sur les chaises leurs schals, pelisses, voiles, écharpes, etc.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, MARIANNE.

LE COMTE, *avec empressement.*

Nous sommes seuls maintenant... remettez-vous, et, au nom du ciel! mon enfant, dites-moi bien la vérité.

MARIANNE.

Oh! oui, monsieur, je vous dirai tout...

LE COMTE.

Vous étiez cachée dans la maison du garde?

MARIANNE.

Malgré moi!... depuis quatre jours!...

LE COMTE, *inquiet.*

Depuis quatre jours?... et vous avez prononcé le nom d'Arthur...

MARIANNE, *avec amertume.*

C'est lui qui m'a arrachée du sein de ma famille, qui a abusé de la tendresse que je lui avais montrée.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je!

MARIANNE.

C'est lui, qui malgré mes prières et mes larmes m'a séparé de mon père, de ma mère (*avec larmes*), et dans quel moment! ..

Air : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Oui, monsieur, oui, depuis long-temps
Le destin semble les poursuivre;
Mais, consolés par mes soins caressans,
Pour moi seule ils désiraient vivre.
En espérant un avenir meilleur,
Je les voyais et souffrir et se taire...
Ah! quand on se résigne au malheur...
On devrait conserver l'honneur
Qu'on acheta par la misère.

LE COMTE, *ému.*

Pauvre enfant! et votre père habite les environs?...

MARIANNE, *vivement.*

Non.... il est bien loin d'ici.... mais n'importe.... je veux partir à l'instant. Qui que vous soyez, monsieur, faites-moi conduire... donnez-moi quelqu'un qui me serve de guide... je ne lui serai point à charge... non, non. Tenez, voilà de quoi payer les frais de voyage.... ces boucles d'oreilles, cette bague (*elle les ôte*) ce collier.... (*elle l'arrache.*) C'est tout ce que je possède... et si ce n'est point assez... j'irai à pied, je me priverai de tout pour revoir mon père et obtenir mon pardon!

LE COMTE, *attendri et à lui-même.*

Arthur!... quel reproche éternel!... (*Jetant les yeux sur le collier que Marianne lui présente, et voyant l'anneau qui y est suspendu.*) Mais, que vois-je!... cet anneau! ce chiffre!... quel souvenir!... Répondez-moi de grâce... cet anneau.... de qui le tenez-vous?...

MARIANNE.

Je l'ai toujours porté.

LE COMTE.

Toujours?

MARIANNE.

Depuis mon enfance...

LE COMTE, *agité.*

Et qui vous l'a donné?

MARIANNE.

Un étranger...

LE COMTE, *hors de lui.*

Un étranger!... Vous êtes la fille de Raimbaut?

MARIANNE, *étonnée.*

O ciel!... Qui vous a dit?

LE COMTE, *la serrant dans ses bras.*

Chère enfant!... (*Marianne fait un mouvement de crainte.*) Ah! ne crains rien, tu es auprès d'un ami... j'ai juré sur ton berceau d'être ton protecteur... ton second père... je tiendrai ma promesse....

MARIANNE, *étonnée.*

Vous, monsieur!... je ne puis deviner; mais vos traits respirent la bonté, la franchise... Vous ne voudriez pas me tromper?

LE COMTE.

Moi!... te tromper!..

MARIANNE, *avec élan et lui baisant la main.*

Non, non, je vois des larmes dans vos yeux... je suis tranquille.... je suis sauvée....

Air suisse arrangé par Doche.

Ensemble.

LE COMTE, *avec tendresse.*

O moment plein de charmes!
Dissipe ton effroi;
Ne répands plus de larmes,
Car je veille sur toi,

MARIANNE, *avec abandon.*

O moment plein de charmes!
Je sens fuir mon effroi.
Mon cœur n'a plus d'allarmes,
Et je ne sais pourquoi.

Regardant le comte.

Mais quelle bonté brille

Dans vos yeux, je le voi...

Avec âme.

Vous avez une fille?

LE COMTE, *ému.*

Oui, mon enfant, c'est toi.

TOUS DEUX.

O moment plein de charmes! etc.

MARIANNE, *avec crainte.*

Qui vient là... c'est Arthur!..

LE COMTE, *prenant un des voiles que les dames ont laissés sur les chaises.*

Ne craignez rien... restez près de moi... et surtout pas un mot!

Il lui jette un voile sur la tête.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARTHUR, *en toilette de bal.*

ARTHUR, *sans voir Marianne.*

Que s'est-il donc passé, mon père?

MARIANNE, *à part.*

Son père!

ARTHUR.

J'ai trouvé toute votre société dans une agitation... on se parlait à l'oreille... j'ai vainement interrogé tout le monde...

LE COMTE.

C'est un événement fort simple, mon cher ami. (*Lui montrant Marianne voilée.*) Ta prétendue qui vient d'arriver à l'instant.

ARTHUR, *à part et consterné.*

La fille du marquis! je suis perdu... (*Haut et avec embarras.*) Mademoiselle...

LE COMTE.

Ce n'est pas le moment de lui faire ta cour, elle est fatiguée du voyage et fort émue de ce que j'exige d'elle...; car, dès ce soir, vous serez fiancés...

ARTHUR.

Ce soir !..

LE COMTE.

Je conviens que c'est un peu brusquer les choses... mais mon départ subit est mon excuse.

ARTHUR.

Votre départ !...

LE COMTE.

Oui, je suis forcé de m'absenter. Si tu savais quelle nouvelle affreuse.

ARTHUR.

Vous m'effrayez !...

LE COMTE.

Ce brave homme dont je t'ai si souvent parlé... qui m'a sauvé la vie au péril de la sienne...

ARTHUR, *vivement.*

Ce Jérôme... que vous avez vainement cherché depuis votre retour ! il existe... vous l'avez retrouvé...

LE COMTE.

Oui, je l'ai retrouvé... malheureux... frappé du coup le plus terrible...

ARTHUR, *vivement.*

Il est malheureux... O Ciel ! ma fortune... celle de ma mère..

LE COMTE.

La fortune ne peut lui rendre ce qu'il a perdu. (*Avec force.*) Apprends que sa fille unique vient de lui être enlevée...

ARTHUR, *frappé.*

Sa fille !

LE COMTE.

Tu frémis, j'étais sûr que tu partagerais mon indignation... mais c'est moi qui me charge de faire punir le ravisseur... Je cours auprès du pauvre Raimbaut, et....

ARTHUR, *d'une voix étouffée.*

Raimbaut... qu'avez-vous dit, mon père !.. ce nom...

LE COMTE.

C'est le sien... je ne le connaissais que sous le nom de Jérôme... mais...

ARTHUR, *avec un cri.*

Ah!.. Qu'ai-je fait !

LE COMTE.

Qu'as-tu donc ?

MARIANNE, *à part et retenue par le comte.*

Ah ! je ne lui en veux plus... il est trop malheureux !

ARTHUR, *à son père.*

Mon père, vous allez me détester, me maudire!.. mais la fille de Raimbaut, elle est ici... c'est moi...

LE COMTE, *avec indignation.*

Malheureux!

Air : Epoux imprudent, fils rébelle.

Quand ce bon père de famille
De ses malheurs supportait le fardeau;
Vous de ses bras vous arrachiez sa fille :
Accablé par ce coup nouveau,
Le désespoir peut le mettre au tombeau.
Méritait-il, grands dieux! cette infamie!
Ah ! dites-moi quel serait notre sort
Si le fils lui donnait la mort
Quand le père lui doit la vie.

ARTHUR, *avec désordre.*

Ah ! ne m'accablez pas. (*A Marianne toujours voilée.*) Et vous, mademoiselle, c'est vous seule que je prends pour juge... (*Marianne fait un mouvement.*) Ah ! ne quittez pas ce voile, car j'ai besoin de tout mon courage... mais j'en appelle à votre cœur, à votre générosité... Vous l'avez entendu, je ne puis remplir le vœu de mon père, sans manquer à l'honneur... une autre a mes sermens, c'est elle seule que j'aime et quelle que soit sa naissance... je le jure... jamais je n'aurai d'autre épouse que Marianne. (*Le Comte fait tomber son voile.*) Que vois-je!.. C'est elle!... mon père!...

MARIANNE, *timidement.*

Monsieur!

LE COMTE.

Voilà ce que j'attendais, Arthur... je suis content de vous.

On entend un coup de feu.

LE COMTE, *surpris.*

Qu'est-ce donc ?.. au milieu de la nuit...

LELIÈVRE, *en dehors.*

Il est pris ! il est pris !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LELIÈVRE, *accourant*; LES AMIS DU COMTE, *qui arrivent au bruit.*

LELIÈVRE.

Monseigneur, ne craignez rien... ce signal m'apprend qu'il est pris...

LE COMTE.

Qui donc ? un braconnier ?...

LELIÈVRE, *essoufflé.*

Mieux que cela, excellence... un inconnu qui s'était caché dans le parc avec des intentions ; il en voulait à vos jours...

TOUS.

Comment ?...

LELIÈVRE.

En serviteur fidèle, j'ai averti vos gardes-chasses, ils l'ont cerné... et maintenant qu'il n'y a plus de danger, je vais le conduire devant vous... (*Il va au-devant de lui et veut le prendre au collet.*) Avance, malheureux.... avance ici. (*Il reconnaît Raimbaut.*) Ah ! mon Dieu !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, RAIMBAUT, JOLIVET, GENEVIÈVE, *entourés de gardes-chasses et de paysans.*

RAIMBAUT, *le regardant.*

Comment, c'est encore toi, Lelièvre.

LELIÈVRE.

M. Raimbaut !

TOUS.

Raimbaut !

MARIANNE, *courant dans ses bras.*

Mon père !

GENEVIÈVE et RAIMBAUT.

Chère enfant !

JOLIVET.

Mamzelle Marianne!

RAIMBAUT, *élevant la voix, et tenant Marianne dans ses bras.*

(*Avec ironie.*) Puisque M. le comte de Loirmont a trouvé plus commode de m'envoyer ses valets que de répondre lui-même à l'appel d'un homme d'honneur, c'est chez lui que je viens lui demander raison...

MARIANNE, *effrayée.*

Mon père!

RAIMBAUT, *sévèrement.*

Silence! Marianne. Où est le comte de Loirmont?

Il regarde toute la société.

LE COMTE, *s'avançant.*

Devant vous!

RAIMBAUT, *le regardant.*

Comment?... Ce n'est pas lui!... on m'a trompé!..

LE COMTE, *avec calme.*

Non, Raimbaut... on ne vous a pas trompé... vous avez été outragé par un autre moi-même. Mais avant de connaître vos projets, il vous avait accordé la réparation qu'il vous doit... (*Prenant Arthur par la main.*) Mon fils, vous avez obtenu votre pardon de Marianne, allez solliciter celui de votre beau-père.

Il montre Raimbaut.

TOUS.

Son beau-père!...

Arthur et Marianne l'entourent.

RAIMBAUT, *au Comte.*

Qu'entends-je! Monsieur, vous consentiriez...

LE COMTE.

Et nous ne serons pas encore quittes envers vous. (*Il voit l'étonnement de Raimbaut.*) Quoi! Raimbaut, se peut-il que seize ans d'absence et de chagrins m'aient rendu assez méconnaissable...

RAIMBAUT, *indécis et le regardant.*

Que dites-vous!...

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce serait l'émigré?

JOLIVET.

Dieux! le cousin de Corbeil.

LELIÈVRE, *étourdi.*

Comment! l'émigré que nous avons sauvé dans le temps... ce serait M. le Comte!...

Raimbaut se jette dans les bras du Comte.

GENEVIÈVE.

Quel bonheur!... pauvre cher homme; il s'est fait un peu attendre... (*Elle se retourne, et voit au fond du pavillon les deux portraits.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là, regarde donc, Raimbaut, dans ce pavillon... nos deux portraits!...

RAIMBAUT.

Est-il possible!... Quoi!... c'est vous....

GENEVIÈVE, *lui prend la main.*

Et moi qui l'accusais.

Raimbaut ne peut parler, il veut prendre la main du Comte, celui-ci la lui serre.

LE COMTE, *doucement.*

Eh bien! eh bien! vous êtes étonnés que j'aie voulu avoir près de moi les traits de mes meilleurs amis. (*A ceux qui l'entourent.*) Oui, messieurs, voilà mon sauveur, voilà la famille à laquelle je suis fier de m'allier. Arthur, la fille du marquis n'est plus que votre sœur, ma tendresse la dédommagera. (*Prenant la main de Raimbaut.*) Mais je dois avant tout payer la dette la plus sacrée.

Il les presse dans ses bras.

LELIÈVRE, *à part.*

Quoique ça, c'est un drôle de mariage, un peu mêlé, ce que nous appelons une macédoine!...

Raimbaut, Jolivet, Geneviève, et le Comte forment le tableau final du premier acte, et chantent ensemble la fin du final.

Tu n'a pas trahi notre attente,
Sainte amitié nous t'implorions;
Oui, j'en ai cru ta voix touchante,
Aujourd'hui nous nous retrouvons.

Tout le monde reprend en chœur ce quatrain.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.